

Historiques du 3e bataillon de marche et du 4e bataillon d'infanterie légère d'Afrique

. Historiques du 3e bataillon de marche et du 4e bataillon d'infanterie légère d'Afrique. 1920.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

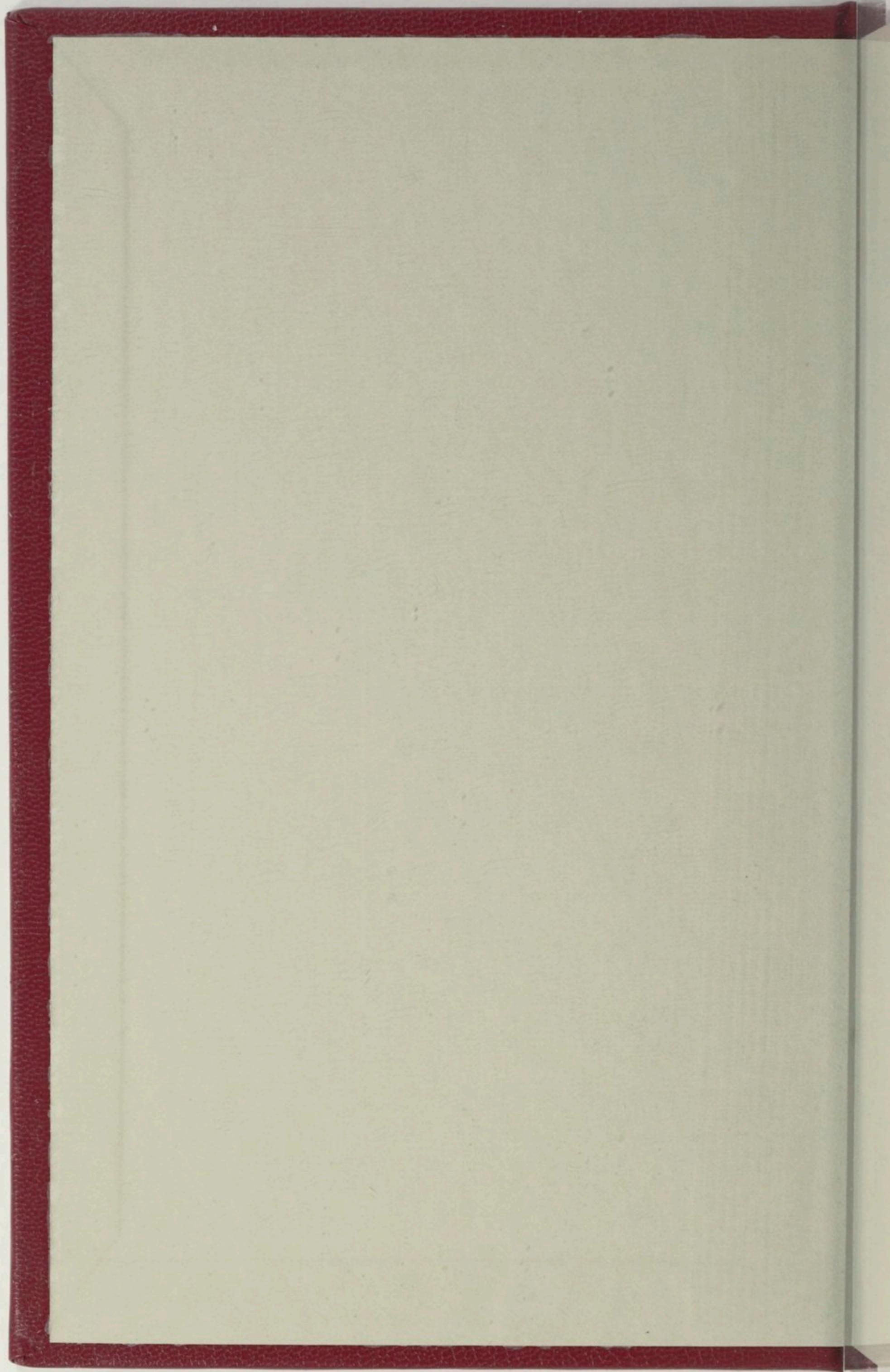
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

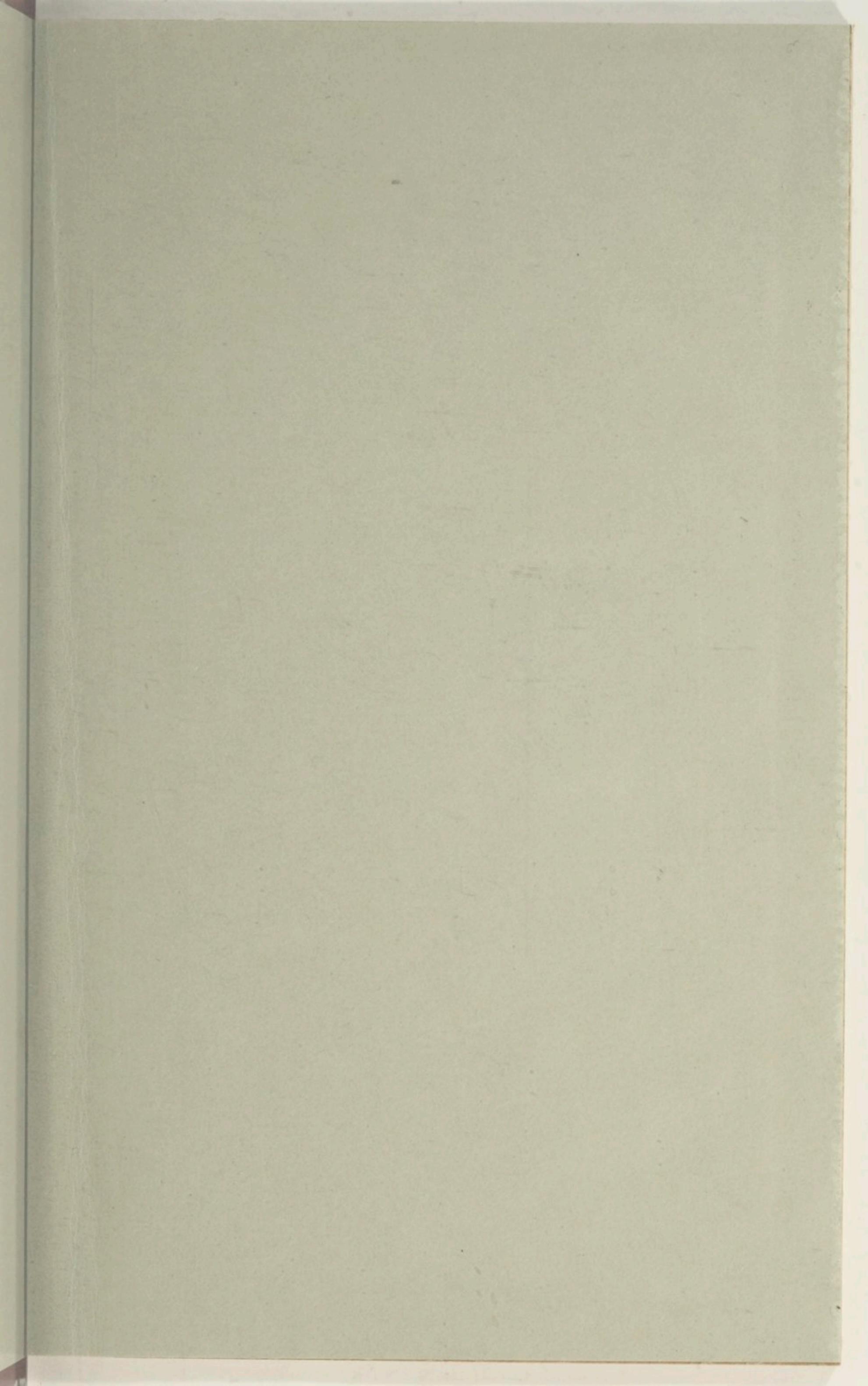
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

A2G 2587BIS





3^e Ba

FINA

Henri

A29-2587

HISTORIQUES

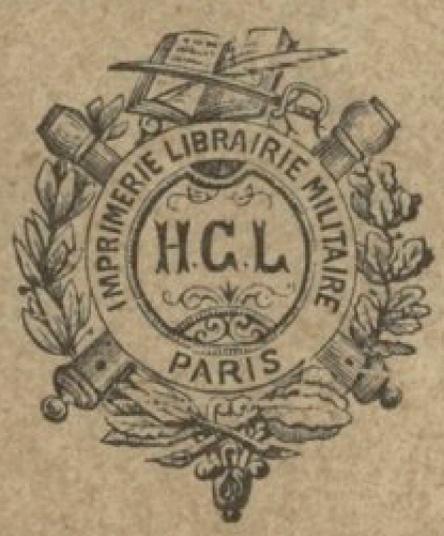
du

3^e Bataillon de Marche

et du

4^e Bataillon

D'INFANTERIE LÉGÈRE D'AFRIQUE



PARIS

Henri CHARLES-LAVAUZELLE

Editeur militaire

124, Boulevard Saint-Germain, 124

(MÊME MAISON A LIMOGES)

1920

Les
dans
mobili
nos c
sion o
lerna
rentr
ner à
évent
état d
de la
agre
Ce
appre
fronti
la vict
qui in
plus t
Tou
préne
buer
Sur
guerre
lons de
sur l'e
Le 3
prélevé
Tunisie
La de
lous les
Chez
nu

AVANT-PROPOS

Les bataillons d'infanterie légère d'Afrique stationnés dans l'Afrique du Nord avaient surtout pour mission, à la mobilisation, d'assurer, en cas de troubles, l'intégrité de nos colonies : l'Algérie, la Tunisie et le Maroc. Leur mission de surveillance pendant la période de mobilisation se termina sans incident vers le 15 septembre, et les bataillons rentrèrent dans leurs garnisons, où leur rôle devait se borner à former en cas de troubles des colonnes mobiles; cette éventualité ne devait pas se produire par suite de l'excellent état d'esprit des indigènes qui, reconnaissant les bienfaits de la France protectrice, ne songèrent, devant la brutale agression de l'Allemagne, qu'à participer à sa défense.

Ce fut donc dans une oisiveté pénible que les bataillons apprirent successivement l'échec de la grande bataille des frontières, l'invasion de la patrie par les hordes barbares, la victoire de la Marne qui sauva la France de la défaite, et qui fut le prélude d'abord de notre glorieuse résistance et plus tard de l'heureuse issue de la guerre.

Tous, officiers, sous-officiers et chasseurs, avaient le suprême désir de prendre part à la grande lutte et de contribuer à délivrer notre pays de l'envahisseur.

Sur la demande des chefs de corps, le Ministre de la guerre ordonna, en octobre, la formation de trois bataillons de marche avec des éléments sélectionnés, prélevés sur l'ensemble des cinq bataillons.

Le 3^e bataillon de marche fut formé avec des éléments prélevés sur les 4^e et 5^e bataillons d'Afrique stationnés en Tunisie.

La désignation des cadres et des hommes ne satisfit pas tous les désirs, car tous voulaient partir.

Chez les chasseurs, combien regrettèrent leurs fautes

commises contre la discipline qui les faisaient évincer des unités désignées!

Dès le premier contact avec l'ennemi, le 3^e bataillon de marche d'infanterie légère d'Afrique se faisait remarquer par sa discipline, son allant, son entrain, sa bravoure et son esprit de sacrifice.

Animée du plus ardent patriotisme, cette unité spéciale, dont les tares des hommes pouvaient faire craindre des défaillances, se montra aussi héroïque dans l'attaque que dans la défense et se signala dès son premier engagement comme une troupe d'élite.

Du 5 novembre 1914 à l'armistice, le 10 novembre 1918, pendant quatre années consécutives, sur l'Yser, en Artois, à Verdun, sur la Somme et en Champagne, elle prenait part à toutes les grandes batailles.

Cité six fois à l'ordre de l'armée, le bataillon portait sur son fanion le souvenir de faits d'armes que pouvaient lui envier les meilleures troupes.

Pendant cette longue lutte, les pertes furent nombreuses du fait de l'ardeur et de l'esprit de sacrifice déployés dans les combats. Aussi tous ceux qui avaient été laissés en Afrique eurent-ils leur part, cette fois sans distinction, dans la défense de notre grande patrie. Les pages qui vont suivre consacreront donc, non seulement la gloire d'un petit nombre, mais celle de tous les militaires des bataillons d'Afrique.

« Joyeux », vous pouvez être fiers des résultats obtenus et des lauriers que vous avez conquis sous l'héroïque conduite de vos officiers et de vos sous-officiers.

Par leur exemple, et la plupart par le sacrifice de leur vie, ils ont su vous maintenir dans le sentiment du devoir et de la discipline, ouvrant devant vous, pour une nouvelle vie, le chemin de l'honneur dont vous vous étiez momentanément détournés.

En échange, vous leur avez donné la satisfaction de conduire une troupe d'élite. C'est le plus bel éloge que l'on puisse faire de leurs qualités de chefs.

HISTORIQUE

DU

3^e Bataillon de Marche

d'Infanterie légère d'Afrique

1914-1919

FORMATION DU BATAILLON.

Le 2 octobre 1914, le Ministre de la guerre prescrivait la formation du 3^e bataillon de marche, par prélèvement sur les 4^e et 5^e bataillons d'Afrique d'unités constituées.

Les propositions du général commandant la D. O. T., relatives à la constitution du bataillon, étaient approuvées par le Ministre. Elles plaçaient le bataillon sous le commandement du commandant Dutertre, à l'effectif de deux compagnies fournies par le 4^e bataillon d'Afrique et de deux compagnies fournies par le 5^e bataillon d'Afrique.

Le 26 octobre, les différents éléments quittaient leur garnison respective pour s'embarquer à Tunis, sur le paquebot *France*, à destination de Marseille.

Bataille de l'Yser. — La Maison du Passeur.

Au moment où le bataillon débarquait en France et où il arrivait à Dunkerque, le 3 novembre, au soir, la grande bataille qui se livrait dans les Flandres venait de se terminer par l'échec de l'offensive de l'aile droite des armées allemandes. Mais, avant de se stabiliser sur une ligne de positions qu'ils avaient déjà organisée défensivement, les Allemands essayèrent de profiter des avantages qu'ils avaient chèrement acquis, pour s'emparer du saillant d'Ypres, la partie faible du front des Alliés.

De notre côté, le général Foch n'attendit pas, pour agir, les attaques de l'ennemi, et, dès le 6 novembre, il décidait une

offensive des Alliés sur différents points du front, au fur et à mesure de l'arrivée des troupes de renfort.

Le bataillon n'eut donc aucun moment pour se reposer de son long voyage. Le 5 novembre, il est enlevé par des autobus à Hoogstaëde, où il s'était rendu par étapes, et est débarqué en pleine bataille, à Lizerne.

Le village, près duquel les batteries françaises étaient en position, était soumis à un violent bombardement. C'est sous l'éclatement des obus et le sifflement des shrapnells, que les hommes descendent des autobus pour gagner les positions de rassemblement.

Ils reçoivent là le baptême du feu avec plus de curiosité que de crainte, et ce premier contact avec la bataille est de bon augure pour leur conduite dans les combats à venir.

Mis à la disposition du 32^e corps d'armée (général Humbert), le corps est affecté au groupement du colonel Deville, qui, depuis plusieurs jours, disputait avec acharnement à l'ennemi la possession du village de Bixschoote.

Dès que les vivres de débarquement sont distribués, les compagnies vont occuper leurs emplacements de combat, les tranchées de soutien, à l'est et à l'ouest du canal de l'Yser, au nord de Steenstraete. Le surlendemain, 7 novembre, elles relèvent les unités en première ligne et prennent contact avec l'ennemi.

Le pays des Flandres, où le bataillon allait faire ses débuts, est une région particulièrement plate et uniforme, vaste plaine, presque tout entière au-dessous du niveau de la mer, creusée de toutes parts de lagons, de minuscules étangs coupés de fossés, que les pluies fréquentes de l'automne et de l'hiver rendent difficilement praticables et transforment en marécages.

Les fantassins établirent leur ligne de défense dans des conditions très précaires; les tranchées et boyaux ne pouvaient être creusés assez profondément; ils n'offraient qu'une protection insuffisante contre les obus et même contre les balles. Il fallait s'aplatir dans les fossés; la boue liquide y augmentait sans cesse sous le piétinement des défenseurs, et un véritable malaise naissait du long stationnement des jours et des nuits. Aussi officiers et soldats désiraient, avant tout, attaquer pour sortir de cet enlèvement mortel.

Dès l'occupation des tranchées de première ligne, très rapprochées et quelquefois à moins de 50 mètres de celles de l'ennemi, le bataillon subit ses premières pertes.

Il n'en conserve pas moins son sang-froid, son entrain et son allant, chacun supportant avec bonne humeur cette lutte de tranchées toute nouvelle.

Dans la soirée du 8, des ordres sont envoyés pour les préparatifs de l'attaque du 9 novembre.

A l'heure convenue (5 h. 30), les compagnies, entraînées par leurs officiers, escaladent les parapets et se portent, dans un ordre parfait, à l'assaut des objectifs qui leur ont été désignés. Une ferme, une tranchée et un important réseau de fils de fer sont enlevés à la baïonnette, au chant de la *Marseillaise*, malgré les feux violents des mitrailleuses ennemies, qui crachent la mort parmi nos héroïques combattants.

Malgré l'importance des pertes chez les officiers, le bataillon reste sur les positions qu'il a conquises et s'y organise pendant toute la journée du 9, sous un violent bombardement de l'artillerie ennemie.

Cette opération fut l'objet des ordres généraux n° 113 du 32° corps d'armée :

L'attaque exécutée cette nuit à 5 h. 30 a donné d'heureux résultats. Les premières tranchées ennemies ont été conquises sur les points suivants : 38° division devant Luyghem; 1^{er} zouaves-2^e; devant Klemmersburg 3^e bataillon de marche d'Afrique. Dans ce dernier assaut, les hommes ont enlevé un important ouvrage garni de fils de fer au chant de la *Marseillaise*. Cette opération fait le plus grand honneur aux troupes qui y ont pris part.

Une fois de plus, il a été prouvé que, conduit par des chefs résolus, le soldat français est irrésistible dans une attaque à la baïonnette et qu'il sait garder le terrain conquis.

Signé : Général HUMBERT.

Ordre n° 16 du détachement de Belgique.

Le général commandant le détachement d'armée de Belgique cite à l'ordre de l'armée le 3^e bataillon de marche d'infanterie légère d'Afrique qui a fait preuve, au cours de l'attaque du 9 novembre 1914, de la plus grande vigueur et d'un allant remarquable.

Signé : Général D'URBAL.

Après un violent bombardement de nos positions et des communications de l'arrière dans la journée du 9 et pendant une partie de la nuit, le 10 au matin, se déclanche l'attaque allemande pour l'enfoncement du front anglais. L'assaut fut surtout très violent sur les positions tenues par la 38° division, dont faisait partie le bataillon.

Le canal, attaqué par des forces supérieures en nombre devant Poesche, est franchi par l'ennemi en plusieurs points.

Les 3^e et 4^e compagnies tiennent tête à l'attaque, offrant une résistance opiniâtre à l'avance ennemie. Débordées, elles reculent en défendant le terrain pied à pied, sans se laisser percer, et s'établissent sur le chemin à l'ouest du ruisseau d'Yperlée.

Les 1^{re} et 2^e compagnies, relevées dans la nuit du 10, sont alertées dès leur arrivée à Inhet et se portent au sud du moulin de Noordschote pour repousser une contre-attaque allemande qui avait refoulé des éléments français.

Ce mouvement en avant est exécuté par la 1^{re} compagnie en terrain découvert et détermine l'arrêt de l'offensive ennemie sur ce point. Malheureusement nous avons à déplorer la mort de deux officiers, les lieutenants Donrault et Troutot, qui avaient pris le commandement de leur unité après la mise hors de combat de leurs capitaines.

A 21 h. 30 le bataillon recevait l'ordre d'attaquer et de rejeter l'ennemi au delà du canal.

Les Allemands, surpris par cette réaction de nos troupes, alors qu'ils se croyaient victorieux, reculent; mais cet effort, fourni par des hommes qui combattent depuis deux jours, ne peut être maintenu, et, sous la poussée de deux violentes contre-attaques ennemies, les éléments du bataillon doivent se replier sur leurs positions de départ, où ils se maintiendront jusqu'à leur relève, le 12 novembre.

Pendant les combats des 9, 10 et 11 novembre les pertes furent lourdes :

Tués : Capitaine Fontaine, lieutenants Marchesseau, Troutot, Doutrault, 7 sous-officiers, 64 hommes.

Blessés : Capitaines Ardit, Fradet; lieutenants Thurninger, Delou, 14 sous-officiers, 198 hommes.

Disparus : 1 sous-officier, 121 hommes.

Soit, au total : 8 officiers, 22 sous-officiers et 383 caporaux et chasseurs mis hors de combat.

La plupart des disparus avaient été tués ou grièvement blessés, car, dans cette lutte corps à corps de trois jours, les positions étaient successivement prises, perdues et de nouveau reprises, et reperdues; il était donc impossible de songer à secourir les camarades blessés et d'enterrer les morts.

Un grand nombre de braves tombés dans la mêlée ne purent recevoir la sépulture que leur destinaient leurs frères d'armes. Les grands blessés, malgré des prodiges de courage et de dé-

vouement de leurs camarades pour les ramener dans nos lignes, durent souvent être abandonnés à l'ennemi.

D'ailleurs, les Boches achevaient impitoyablement à la mitrailleuse ceux qui se tordaient encore sous la souffrance et qui essayaient en rampant de rejoindre, avec le secours de camarades, la ligne amie.

Cette sauvagerie dans le combat, qui, au début, avait déconcerté nos chasseurs, se transforma bientôt en une haine impitoyable contre l'exécrable Boche et expliqua la fougue de leurs attaques.

Il ne s'agissait plus seulement de combattre, mais aussi de venger les morts.

Pour ses débuts, le 3^e bataillon de marche d'infanterie légère d'Afrique, après trois jours d'une lutte sublime, obtenait la récompense suprême : « Une citation à l'ordre de l'armée. »

Désormais, « Noblesse oblige »; il devait se montrer digne de cette haute récompense et devenir la terreur du Boche, aussi bien dans l'attaque que dans la défense.

La Maison du Passeur.

Du 16 novembre au 1^{er} décembre 1914, le bataillon occupe par roulement, avec le 4^e zouaves et le 8^e tirailleurs, les tranchées de première ligne à l'ouest de l'Yperlée, de la maison du passeur à Noordschote.

Après les vigoureux et acharnés combats de la première quinzaine de novembre, l'ennemi a été refoulé au delà du canal et n'a conservé, sur la rive gauche, que la maison du passeur, formidable bastion qu'il a organisé très fortement. De cette position, il prend d'enfilade la plupart de nos tranchées et cause de nombreuses pertes dans les rangs de leurs défenseurs. C'est également une porte ouverte pour faire des incursions dans nos lignes.

Le 26 novembre, deux fortes reconnaissances, de vingt à trente hommes chacune, sont rejetées en désordre par nos feux, ainsi qu'une contre-attaque à la baïonnette, non sans avoir subi des pertes sérieuses.

Le 1^{er} décembre, le bataillon reçoit et incorpore les renforts destinés à combler les pertes qu'il a subies dans les durs combats de novembre : 5 officiers, 2 adjudants-chefs, 24 sous-officiers, 25 caporaux, 394 chasseurs, dont 226 provenant des groupes spéciaux.

Le 3 décembre, suivant les instructions du général de Bazelaire, commandant la 38^e D. I., trois détachements de 100 hommes, volontaires chacun, étaient composés en vue de l'attaque imminente de la maison du passeur et des tranchées situées au sud.

Dans la nuit du 3 au 4, ces détachements étaient acheminés vers la ferme Ballivet, d'où ils se portèrent dans les tranchées de première ligne en vue de l'attaque des ouvrages de la rive gauche de l'Yser, avoisinant la maison du passeur.

Après un violent bombardement de ces ouvrages par l'artillerie de campagne et l'artillerie lourde, le premier détachement de volontaires, sous les ordres du sous-lieutenant Pellegrin, du 4^e zouaves, se précipite à la baïonnette sur la maison du passeur, qu'il enlève sans grandes pertes, appuyé sur les flancs par les autres détachements commandés par le sous-lieutenant Petit et l'adjutant-chef Albertini, du 3^e bataillon de marche.

Après la prise de la maison du passeur, les Allemands réagissent fortement des tranchées situées au nord; une lutte épique s'engage entre les assaillants et les défenseurs; les chasseurs du bataillon restent les maîtres du terrain, grâce à l'habile emploi de leurs baïonnettes.

Pendant la nuit du 4 au 5 décembre, le bataillon continue le mouvement en avant, sans subir de grosses pertes.

L'avance réalisée par le bataillon et les corps voisins de la 38^e division est sensible; mais elle est malheureusement arrêtée par une pluie torrentielle qui, détremplant le terrain, augmente les difficultés de la progression, et les fusils, couverts de boue, ne fonctionnent plus. Néanmoins, le bataillon s'organise sur les nouvelles positions conquises.

Afin de ne laisser aucun répit à l'ennemi, une nouvelle attaque est prévue pour le 5, à 14 heures; elle sera retardée par suite de la mort du chef de corps, le commandant Dutertre, qui est blessé mortellement en se rendant à son poste de commandement, la maison du passeur.

Le général de Bazelaire adresse l'ordre suivant au bataillon :

Aujourd'hui, à l'attaque des tranchées allemandes, le chef de bataillon Dutertre, commandant le 3^e bataillon de marche d'Afrique, a été tué face à l'ennemi. C'est la mort des braves. A son bataillon de le venger.

Les « Joyeux », surexcités par la mort de leur commandant, se portèrent, dans un élan magnifique, à l'attaque de la position ennemie et enlevèrent à la baïonnette 100 mètres de tranchées.

Le 6, dans la nuit, les détachements de volontaires se reforment, et, sous la conduite du sous-lieutenant Petit et de l'adjudant-chef Albertini, ils se jetaient, dans un élan magnifique, au cri de : « Vive la France ! » sur les tranchées ennemies, malgré l'explosion de trois fougasses et une pluie de grenades et de bombes. Le sous-lieutenant Petit est blessé grièvement; le détachement est en partie décimé; les quelques survivants ne peuvent faire usage de leurs armes, dont la boue empêche le fonctionnement. La position conquise devient intenable sous le feu violent de l'ennemi, et ses occupants sont obligés de se replier sur la position de départ, où l'adjudant-chef Albertini les reforme.

Ces différentes attaques, menées par le bataillon dans des conditions très pénibles, avec des moyens matériels insuffisants et surtout inférieurs à ceux employés par l'ennemi, mirent de nouveau en évidence son ardeur combative et son esprit de sacrifice. Elles démontrèrent l'ascendant du soldat français sur son adversaire dans la lutte corps à corps, où la baïonnette joua le principal rôle.

Cette lutte farouche du 4 au 6 décembre, où les chasseurs, sous la conduite de chefs résolus, firent preuve d'un héroïsme et d'une bravoure sans exemple, fut bientôt connue de tous les Français, et l'épisode de la maison du passeur devint légendaire.

Malgré les pertes nombreuses, malgré le renouvellement d'une grande partie des cadres et des hommes, la valeur du bataillon n'avait pas diminué; bien au contraire, son patrimoine de gloire s'était encore accru.

L'ordre général n° 175, en date du 7 décembre, du 32° corps d'armée, après avoir relaté les opérations ci-dessus effectuées par le bataillon, se termine ainsi :

Ce nouveau trait de bravoure fait le plus grand honneur au 3° bataillon de marche d'Afrique. Le général commandant le 32° corps d'armée demande la croix de la Légion d'honneur pour le sous-lieutenant Petit. Il décerne la médaille militaire à l'adjudant-chef Albertini.

Signé : Général HUMBERT.

Au cours des combats, les pertes furent les suivantes :

Tués : Chef de bataillon Dutertre, lieutenant Debat; sous-officiers, 3; caporaux et chasseurs 24.

Blessés : lieutenant Laubiès, sous-lieutenant Petit; sous-officiers, 7; caporaux et chasseurs, 30.

Du 8 au 24 décembre, le bataillon alterne avec les troupes de la 38^e division pour l'occupation des tranchées de première ligne entre Poesele et Noordschote.

Au cours de cette période, la 1^{re} compagnie, sous les ordres du lieutenant Balme, prend part, le 15 décembre, à 7 heures, à une attaque sur Drie-Grachten, conduite par le colonel commandant la 76^e brigade.

Les pertes subies sont :

Lieutenant Balme, blessé grièvement.

Tués : 1 sous-officier et 7 hommes.

Blessés : 18 hommes.

Disparus : 16 hommes.

Elles viennent douloureusement affirmer la vigueur de l'attaque et l'esprit de sacrifice des hommes de cette unité.

Le 24 décembre, le bataillon qui, après la mort du commandant Dutertre, avait été commandé par le capitaine Billot, puis par le capitaine Dufoulon, du 4^e zouaves, était affecté à la 42^e division, qui occupait le secteur d'Ypres. Le même jour, le chef de bataillon Fouehard, du 4^e zouaves, nommé en remplacement du commandant Dutertre, le 16 décembre, prenait le commandement du bataillon.

Jusqu'au 2 février 1915, il occupe, avec les troupes de la 42^e division, des tranchées de première ligne du secteur de Verbranden-Molen.

Au cours de cette période, il supporte stoïquement les épreuves d'un long séjour dans des tranchées que les pluies transforment en ruisseau de boue, où les abris ne firent leur apparition que vers le 18 janvier.

Soumis aux violents bombardements de jour et de nuit des minenwerfer ennemis, les hommes conservent néanmoins leur entrain et leur gaieté. L'explosion de bombes, le premier émoi passé, devient bientôt un sujet de distraction pendant les longues journées passées aux créneaux.

Les actes d'héroïsme et de dévouement se continuent, malgré tout, dans cette lutte sans éclat de la guerre de tranchées, et, quels que soient les périls et les dangers, les volontaires ne feront jamais défaut pour accomplir les missions les plus dangereuses.

Les pertes subies au cours de cette période, du 24 décembre 1914 au 27 février 1915, sont :

Tués : 16.

Capitaine Billot, blessé, ainsi que 2 sous-officiers et 79 hommes.

Beaucoup d'hommes sont évacués pour gelure des pieds et bronchite.

Sont cités à l'ordre de la VIII^e armée : capitaine Billot, chasseurs Raval et Ricouard;

A l'ordre du corps d'armée : 5 officiers, 8 caporaux et chasseurs.

Le 3 février, le bataillon était retiré du détachement d'armée de Belgique, et, après s'être reconstitué avec les renforts reçus, il est transporté à Izel-le-Hameau, pour être affecté au 20^e corps d'armée (groupe d'armées du Nord).

ROCLINCOURT.

Le 9 février, le bataillon est conduit en autobus dans le Pas-de-Calais, à Izel-le-Hameau, pour prendre part à la bataille de l'Artois.

Le 10 février, il est rattaché au 33^e corps d'armée (général Pétain), 45^e division (général Quiquandon), 90^e brigade (colonel Passard).

Le 13 février, le bataillon se rend dans la région de Saint-Aubin, à Roclincourt (secteur), où il prend les tranchées dans de bonnes conditions.

Le 15 février, sur l'ordre du colonel commandant la brigade, un groupe de volontaires est constitué; ils sont si nombreux qu'il faut les désigner par tirage au sort. Le détachement a la constitution suivante :

Capitaine Audibert, commandant le groupe.

Sous-lieutenant Arrighi.

Adjudants-chefs Chauveau, Tho.

Adjudant Chambeau.

Sergents Lafont, Convert, Poiret, Durand, Viala, Géronimi.

Hommes : 106, dont 6 caporaux.

Dans la nuit du 16 au 17 février, le groupe de volontaires est rassemblé dans l'usine de Roclincourt, prêt à entrer en action.

Après avoir reçu les encourageantes paroles du commandant Fouchard, le capitaine Audibert fixe à chacun de ses gradés leur mission spéciale.

Le 17, à 5 fr. 30, le détachement s'approche de l'ennemi. A 6 h. 10, les fourneaux de mines préparés à l'avance font ex-

plosion; en même temps les volontaires s'élancent à l'attaque des tranchées allemandes.

Le groupe commandé par le sous-lieutenant Arrighi dépasse les entonnoirs et fait fuir l'ennemi devant lui. Ce groupe rencontre au « chemin creux » une résistance opiniâtre. Les Allemands, bien approvisionnés en pétards et grenades à main, et secondés par de nombreuses mitrailleuses, tiennent tête au groupe de volontaires. L'élan des chasseurs fait tomber aussitôt la résistance. Le mouvement en avant se poursuit, et les volontaires atteignent la troisième ligne ennemie (il était 7 h. 30). C'est alors que le capitaine Audibert est grièvement blessé. Les Allemands se défendent toujours avec la dernière énergie, et les volontaires ont perdu beaucoup des leurs. Le mouvement offensif est arrêté.

Aussitôt commence l'organisation du terrain conquis; elle fait l'éloge de tous les gradés et chasseurs qui travaillent fébrilement. C'est à qui établira au plus vite un barrage infranchissable. Les chasseurs sont décidés à se faire tuer jusqu'au dernier plutôt que de reculer devant les furieuses contre-attaques ennemies qui se préparent.

Vers 10 heures, l'ennemi lance sa première contre-attaque, qui n'aboutit pas. Elle échoue grâce à l'emploi très judicieux par les hommes du bataillon des bombes et des grenades que les Allemands avaient abandonnées sur place au cours de leur fuite.

A 12 heures, une nouvelle contre-attaque subit le même sort, grâce encore aux engins ennemis abandonnés, et surtout grâce à la vaillance déployée par le bataillon.

A 14 heures, le sous-lieutenant Arrighi, dont la bravoure est demeurée légendaire au corps, est tué d'une balle en plein front, alors qu'à la tête de ses hommes il employait toute son ardeur à refouler et à briser la contre-attaque ennemie.

Le même jour, le bataillon, qui avait les deux tiers de son effectif hors de combat, est relevé de la première ligne et placé en réserve. Ce n'est pas pour longtemps, du reste, car, le lendemain, 18 février, le commandant Fouchard reçoit l'ordre de faire attaquer le bataillon.

Au cours du mouvement en avant, mené par les 3^e et 4^e compagnies, un violent tir d'artillerie et de minens se déclanche sur les unités, causant des pertes sensibles.

A 16 h. 30, ces deux compagnies reçoivent l'ordre d'attaquer avec, comme objectif, la route de Lille; mais, au moment pré-

cis où ces unités vont s'élançer, l'ennemi contre-attaque furieusement, obligeant les chasseurs à se cramponner au terrain sans pouvoir avancer. Ils furent, du reste, prompts à la riposte. Un grand nombre d'Allemands sont abattus sur les parapets de notre première ligne. L'ennemi est encore une fois contraint de regagner ses positions.

L'attaque de la 3^e compagnie fut menée avec beaucoup de décision, ainsi que celle de la 4^e compagnie. Ces deux unités, profitant de la désorganisation ennemie causée par l'insuccès de sa contre-attaque, pénétraient dans les lignes allemandes et enlevaient les deux premières tranchées qu'elles conservaient et qu'elles retournaient contre l'ennemi.

Le 18 février, les rescapés du groupe de volontaires regagnent leurs unités respectives.

La 4^e compagnie, à l'aile gauche du secteur, est particulièrement menacée. Ordre lui est donné de tenir coûte que coûte. A 9 heures, un renfort d'un peloton lui est envoyé. A peine a-t-il le temps de prendre position, qu'une nouvelle contre-attaque allemande se déclenche. Le terrain tenu par la 3^e compagnie est retourné par l'explosion de deux fourneaux de mines. Du groupe commandé par le lieutenant Gruyer (40 chasseurs), entièrement décimé, presque tous sont tués ou ensevelis. Seuls, le lieutenant Gruyer et l'adjudant Ballou (ce dernier avait reçu deux blessures) échappent à la mort et se présentent au commandant Fouchard, auquel ils demandent des ordres.

Pendant ce temps, sur la ligne de feu, de nouvelles explosions de mines se produisent, accompagnées d'un déluge de bombes; mais les Allemands, lancés à la contre-attaque, ne réussissent en aucun point à faire fléchir les chasseurs du bataillon. La lutte est sanglante, mais l'esprit de sacrifice et le courage des nôtres viennent à bout de l'ennemi.

Jusqu'à ce moment, les 4^e, 3^e et 2^e compagnies du bataillon seules avaient participé à l'action. La 1^{re} compagnie, en réserve, entre seulement maintenant dans la lutte.

Dès 14 h. 30, le bombardement était intense. Des tirs de mitrailleuses prenaient nos positions en enfilade, et y causaient des pertes. Les Boches attaquaient une fois de plus : 500 coups de minen sont tirés sur le front du bataillon. Cette nouvelle attaque n'obtient encore aucun succès et coûte à l'ennemi des pertes très élevées. Il est obligé de regagner ses positions dans des conditions lamentables.

Entre 18 et 19 heures un nouvel effort allemand se produit

sans plus de résultat, puis le calme se rétablit et les positions du bataillon sont conservées.

Les hommes étaient exténués; à 23 heures, ce qui restait des compagnies était relevé et se rendait à l'usine de Roclincourt.

LIZERNE (Avril-Mai 1915).

Le bataillon, reconstitué après les pertes subies aux assauts de Roclincourt, est ramené en Belgique, sur le théâtre de ses premiers exploits, où, depuis le 15 novembre 1914, le front s'était figé le long du canal de l'Yser et formait autour d'Ypres un saillant prononcé.

Dans ce saillant, l'armée anglaise, puissamment renforcée, venait de prendre l'offensive et avait obtenu des succès importants en s'emparant de plusieurs tranchées à Neuve-Chapelle, Les Epinettes et Saint-Eloi, du 8 au 15 mars 1915.

Le 18 avril, la prise de la cote 60 porta à son comble l'exaspération des Allemands. Ceux-ci ne devaient pas tarder à réagir et mettre de nouveau à profit la forme de cette partie du front défavorable à la défense, exposée à des attaques convergentes et à des tirs d'enfilade.

Après une longue accalmie, le 22 avril, à 16 h. 30, nos lignes et nos communications arrières sont brusquement soumises à un violent bombardement de tous calibres. De l'observatoire du moulin à vent de Woëten, où le bataillon est cantonné, on aperçoit des nuages jaunâtres sur les premières lignes, et la nouvelle ne tarda pas à arriver que les Allemands viennent d'attaquer en se faisant précéder par une forte émission de gaz asphyxiants qu'un fâcheux vent du nord pousse sur nos tranchées.

Les troupes de premières lignes, surprises par ce nouveau et barbare moyen de combat, succombent à l'étouffement et à l'asphyxie, et celles qui essayent de défendre leurs positions sont prises par l'assaillant qui, pourvu de masques respiratoires, suit de près les nuages de gaz.

Notre première ligne de Steenstraëte à Longemarck, tenue par des régiments territoriaux et le 1^{er} bataillon de marche d'Afrique, est enfoncée, et les Allemands parviennent au canal de l'Yser, le traversent à Het-Sas et à Steenstraëte, où ils installent rapidement des têtes de pont sur la rive gauche.

A 18 heures, le bataillon, alerté, est mis à la disposition de la 87^e division territoriale.

A 21 h. 45, il reçoit l'ordre de se porter au moulin de Zwuyd-

choote, où il doit y constituer la réserve de la brigade du colonel d'Escricenne, de cette division.

L'ennemi ayant réussi à traverser le pont de Steenstraëte malgré la vigoureuse défense des territoriaux, le bataillon reçoit l'ordre, à 2 h. 40, de pousser une attaque à fond sur Steenstraëte et de rejeter les premiers assaillants au delà du canal.

Il est appuyé sur sa droite par un bataillon du 76^e régiment territorial, qui tient à Het-Sas, et sur sa gauche par un bataillon du 80^e régiment territorial, qui tient le village de Lizerne.

Les dispositions suivantes sont prises rapidement par le chef de bataillon Fouchard, commandant le bataillon :

Les 2^e et 3^e compagnies du bataillon, sous les ordres du capitaine adjudant-major Ardit, se porteront dans leurs positions d'attente sur la route de Lizerne - Boesinghe, puis marcheront sur la ferme de Colligne et rejeteront l'ennemi au delà du canal, la 4^e compagnie en soutien, la 1^{re} en réserve.

A 3 h. 15, au moment où notre artillerie ouvre un feu violent sur le canal depuis Steenstraëte jusqu'à 500 mètres au sud, les 2^e et 3^e compagnies en profitent pour se porter en avant. En arrivant sur la route de Lizerne - Boesinghe, leur progression est arrêtée par des feux de mitrailleuses qui partent des lisières sud du village de Lizerne, occupé par l'ennemi, et par un violent feu de mousqueterie venant des tranchées situées au delà de la route. Les patrouilles de combat qui avaient franchi la route doivent revenir en arrière pour se mettre à l'abri du talus de la route. A ce moment, le jour commence à paraître, on aperçoit des colonnes allemandes qui traversent le canal au pas de course à l'écluse de Het-Sas. Prises sous un feu violent, n'étant plus soutenues sur leurs flancs, les 2^e et 3^e compagnies sont menacées dans leur progression; elles se précipitent néanmoins, dans un élan superbe, jusqu'au fossé de la route, qu'elles organisent rapidement pour la résistance.

Elles sont bientôt rejointes par des éléments des 4^e et 1^{re} compagnies, qui viennent de subir de grosses pertes en longeant en toute confiance les lisières sud du village de Lizerne, qu'elles croyaient occupé par nos troupes.

Les capitaines Latapy et Andru, de ces compagnies, sont tués, ainsi que de nombreux sous-officiers, caporaux et soldats.

C'est alors qu'il faut placer l'incident suivant :

Les Allemands qui occupent les tranchées au delà de la route poussent des cris. Croyant qu'ils demandent à se rendre, les tireurs cessent le feu sur toute la ligne. Un officier allemand s'est

levé et, debout sur le parapet, s'écrie en français : « Rendez-vous! »

Alors les quolibets éclatent sur toute la ligne : « Nous rendre? Tu ne nous connais donc pas, nous sommes les joyeux de la maison du passeur. » Comme l'officier allemand vient d'être frappé mortellement par un coup de fusil tiré par le sous-lieutenant Fournier, les Allemands rentrent dans leurs tranchées et le feu reprend des deux côtés avec violence. ²⁰

Toute la journée du 23 est employée à organiser défensivement le talus de la route; des fils de fer sont tendus en utilisant les arbres. Si, cependant, notre front permet de résister à une attaque, les flancs du bataillon peuvent être débordés. Pour parer à cette éventualité, une section de mitrailleuses est envoyée à chaque aile du bataillon.

La section Battesti, de la 1^{re} compagnie, qui avait été maintenue en réserve au P. C., est envoyée à la gauche du bataillon pour surveiller les abords du village de Lizerne, où l'ennemi continue à s'infiltrer, malgré les feux violents de notre section de mitrailleuses de gauche qui lui inflige de grosses pertes. Prise à son tour sous un feu violent de l'artillerie ennemie, ses chefs de pièce sont tués, mais aussitôt remplacés. A droite, la section de mitrailleuses, sous les ordres du commandant du peloton, le lieutenant Doutreligne, exécute des feux violents sur les colonnes ennemies qui descendent de l'écluse de Het-Sas. Cet officier est blessé très grièvement à la tête au moment où, observant l'ennemi avec ses lunettes, il désignait les objectifs à ses chefs de pièce. Il ne rejoindra le poste de secours que lorsque, n'ayant plus d'objectif, sa section sera dans la nécessité de cesser le feu.

Tous ses éléments étant en ligne, en cas de reprise de l'offensive de la part de l'ennemi, le bataillon se trouve dans une situation très critique, qui a été signalée au commandement par le commandant Fouchard. Mais ordre est donné de tenir coûte que coûte en attendant les renforts et l'aide des unités voisines qui doivent arriver incessamment. Une réserve est alors constituée sur les éléments qui occupent la ligne de défense du bataillon. Elle comprend la section de l'adjudant Poli, de la 3^e compagnie, qui se rend à la ferme Brûlée, poste de commandement du chef de corps, et l'organise en centre de résistance. Dans la journée du 24, le combat continue sur les mêmes emplacements. Les Allemands, n'osant poursuivre leur offensive qui vient d'être enrayée par l'énergique résistance du bataillon, organisent fiévreusement leurs positions en améliorant les tranchées de la tête de pont de

Steenstraëte. La ferme du Colligne est transformée par leurs travaux en un important réduit de résistance. Le village de Lizerne et ses abords sont mis en état de défense. Dans la soirée, un peloton du 3^e bis de zouaves, mis à la disposition du bataillon, est placé en soutien de la première ligne, face à Lizerne, prêt à effectuer une contre-attaque en cas d'une offensive de l'ennemi partant de ce village.

Un peloton du 76^e régiment territorial est envoyé en première ligne pour prolonger la droite du bataillon.

Dans la nuit du 24 au 25, les hommes reçoivent enfin un léger ravitaillement composé de bouillon, de potage condensé réconfortant, car, depuis vingt-quatre heures, les hommes n'avaient pris aucune nourriture.

Le 25 avril, le bataillon continue à se maintenir sur sa position, malgré un violent feu de mousqueterie et un intense bombardement de l'artillerie ennemie.

Notre artillerie de campagne, renforcée, commence à écraser de ses obus les nombreux ouvrages ennemis en construction.

Le sous-lieutenant Fache, commandant la 4^e compagnie, est tué dans la nuit du 25 au 26 par un éclat d'obus, à son poste de commandement. Cette compagnie, très éprouvée dans les combats précédents, n'ayant plus d'officiers, le commandant du bataillon désigne son adjudant-major, le capitaine Ardit, pour en prendre le commandement.

Dans la journée du 26, les Allemands, qui ont occupé Lizerne, cherchent à pousser leur avance sur Zwuydschoote, menaçant de prendre à revers les positions tenues par le bataillon.

A 15 heures, de fortes patrouilles fournies par la réserve se mettent en liaison avec les zouaves, qui prononcent, avec l'aide des Belges, une attaque au nord et à l'est du village de Lizerne. L'ennemi est refoulé vers le sud-ouest du village; la section Sébastiani, de la 2^e compagnie, placée en soutien de l'aile gauche du bataillon, exécute une énergique contre-attaque, mais elle subit de grosses pertes et son chef est grièvement blessé. Renforcée aussitôt par la section Dupuy, de la 1^{re} compagnie, elle prononce une nouvelle contre-attaque qui repousse les Allemands jusqu'à 100 mètres de la route au sud de Lizerne.

A 21 h. 30, ces deux sections relient la gauche du bataillon aux fractions de zouaves qui s'étaient emparées d'une partie du village de Lizerne.

Pour faciliter cette liaison, la 1^{re} compagnie, sous les ordres du lieutenant Gruyer, avait prolongé la gauche du bataillon.

Dans la nuit, aidée par des pionniers du 80^e territorial qui ont été mis à la disposition du bataillon, la 4^e compagnie, sous les ordres du capitaine Ardit, établissait une tranchée de soutien formant crochet offensif en arrière de la première ligne.

Après ces différentes opérations, la menace de débordement de l'ennemi n'était plus à craindre et le front du bataillon devenait désormais inviolable.

Le bataillon, grâce à sa ténacité, avait tenu pendant quatre jours en échec l'avance de l'ennemi en se maintenant sur des positions prises partout d'enfilade. Il avait donc rempli, sous l'énergique impulsion de son chef, le commandant Fouchard, la tâche qui lui avait été confiée.

Dans la journée du 27, la position du bataillon est enfin étayée par l'arrivée de renforts qui s'établissent en soutien et en réserve dans les tranchées de Zuydschoote.

Le 28 avril, à 2 heures, les compagnies, en ligne depuis cinq jours, sont relevées par des unités du 268^e d'infanterie, et le bataillon va cantonner entre Woësten et Edverdinghe.

L'échec de l'ennemi dans sa tentative de percer le front allié à l'aide de gaz asphyxiants eut pour principale cause la résistance farouche qu'opposa le bataillon dans sa position « en l'air ».

Ce procédé, digne des barbares, avait été pour nous une surprise et pour lui l'unique raison des avantages obtenus dans les journées des 22, 23 et 24 avril.

Les chasseurs du bataillon d'Afrique, dignes émules de leurs camarades des assauts du 9 novembre et de la maison du passeur, venaient encore de faire preuve, sous la conduite exemplaire de leurs officiers et de leurs sous-officiers, d'une bravoure et d'un esprit de sacrifice au-dessus de tout éloge.

Les pertes subies sont assez éloquentes pour exprimer la grandeur de cette héroïque résistance. Dans cette lutte de quatre jours, 5 officiers et 351 hommes de troupe sont mis hors de combat.

Tués : capitaines Andru, Latapy, sous-lieutenant Fache, 10 sous-officiers, 78 chasseurs.

Blessés : lieutenants Doutreligne et Bresson, 19 sous-officiers, 226 chasseurs.

Disparus : 17 chasseurs.

Les nombreuses citations ci-après obtenues par les officiers, sous-officiers, caporaux et chasseurs attestent les actes de bravoure, de dévouement et de solidarité individuelle, la haute va-

leur des cadres, et, chez tous, enfin, le sentiment du devoir militaire le plus élevé.

Sont nommés dans l'ordre de la Légion d'honneur :

OFFICIER.

Capitaine Billot.

CHEVALIERS.

Capitaine Balme.

Lieutenant Doutreligne.

La médaille militaire est conférée aux militaires dont les noms suivent :

Adjudant-chef Sébastiani.

Sergents Napias, Casabianca, Felpin, Marini.

Chasseurs Guillo, Hauguel, Falco, Carbonne.

Sont cités à l'ordre de l'armée :

Capitaines Bernard, Ardit, Andru, Latapy.

Lieutenants Bresson, Battesti, Bastide.

Sous-lieutenant Fache.

Chasseur Jacquemin.

A l'ordre du corps d'armée :

Officiers : 2.

Sous-officiers : 13.

Caporaux et chasseurs : 22.

A l'ordre de la division :

Sous-officiers : 12.

Caporaux et chasseurs : 20.

A l'ordre de la brigade :

Caporaux et chasseurs : 14.

Après trois jours de repos qui sont surtout employés à la reconstitution, le bataillon prend part, dès le 1^{er} mai, aux opérations qui se continuent pour rejeter l'ennemi au delà du canal de l'Yser. N'ayant reçu comme renfort que les quelques éléments du 1^{er} bataillon de marche d'Afrique qui ont échappé à la surprise de Longemarck par les gaz asphyxiants, il fut surtout employé à l'occupation des tranchées de première ligne vers Boesinghe et sur la rive est du canal, vers la ferme Zvanoff.

Des détachements de volontaires furent néanmoins organisés

et prirent part aux attaques partielles des positions ennemies effectuées par les 38^e et 45^e divisions.

La section du sous-lieutenant Albertini et un groupe des éléments du 1^{er} bataillon d'Afrique prirent part à l'attaque du 1^{er} mai devant la ferme Zvanoff. Ils réussirent seuls à se porter à 60 mètres de la parallèle de départ et à s'y maintenir.

Les autres éléments du bataillon, en réserve sur les berges du canal, sont pris d'enfilade par l'artillerie lourde ennemie qui cause de nombreuses pertes dans les rangs.

Le 4 mai, placé en première ligne dans les tranchées devant Boesinghe, le bataillon appuie de ses feux une attaque de la brigade à l'est du canal, vers Pilkem.

Le 6 mai, il relève en première ligne, devant la ferme Zvanoff, les troupes qui ont mené l'attaque les jours précédents.

Le 9 mai, il doit participer à l'attaque du saillant allemand devant Pilkem, mais la violence du barrage ennemi fut telle que les troupes ne purent sortir des tranchées de départ, où les pertes furent considérables.

A partir du 11 mai, l'ennemi a été définitivement rejeté après de violents combats, à Het-Sas et à Steenstraete, au delà du canal de l'Yser, et les deux fronts vont se stabiliser de part et d'autre sur chacune des rives du canal. A l'est du canal, devant la ferme Zvanoff, le saillant allemand a été réduit, mais la forte position de Pilkem n'a pu être prise.

Du 12 au 27 mai, avec des unités encore très réduites par les pertes incessantes et journalières, le bataillon continue à assurer l'occupation des tranchées de première ligne et les positions de deuxième ligne.

Le 28 mai, après un mois de combats et d'occupation des positions de la zone avant, il est relevé et va cantonner dans la région d'Eckock-Saint-Sixte.

Les effets sont en loques, les hommes sont épuisés, mais le moral est toujours très élevé, car les hommes ont eu la satisfaction de tenir l'ennemi en échec dans toutes les circonstances où ils ont été en contact avec lui.

Nos pertes au cours de cette période sont encore très lourdes :

Tués : lieutenants Battesti et Bastide, 3 sous-officiers, 26 hommes.

Blessés : capitaines Ardit et Bernard, lieutenant Jacques, 8 sous-officiers, 128 hommes.

Les citations sont les suivantes :

A l'ordre de la division :

Officier : 1.

Sous-officier : 1.

Caporaux et chasseurs : 2.

A l'ordre de la brigade :

Officiers : 2.

Sous-officier : 1.

Caporal : 1.

Période de stabilisation.

Le bataillon, cantonné à Saint-Sixte, y incorpore un renfort arrivé au train régimentaire depuis plusieurs jours.

Les effets sont remplacés, et, pour la première fois, les hommes reçoivent la tenue kaki spéciale aux troupes d'Afrique, les casques métalliques et les masques contre les gaz asphyxiants.

Les unités sont pourvues de cuisines roulantes qui vont permettre d'améliorer l'alimentation des hommes pendant leur séjour aux tranchées, où la soupe arrivera désormais chaude.

Du 1^{er} au 7 juin, le bataillon occupe les tranchées de première ligne à l'est du canal devant la ferme Zwanoff. Ces tranchées, très rapprochées de celles de l'ennemi, sont soumises à un bombardement continu d'engins de tranchées auquel nous répondons de notre côté grâce à notre canon de tranchées de 58^{mm}.

Des boyaux d'approche sont exécutés en vue d'amener la parallèle de départ à proximité du fortin 17, qui doit être enlevé.

Nos pertes sont :

Tués : lieutenants Matteï, Maestraci, 2 sous-officiers, 10 hommes.

Blessés : 2 sous-officiers, 100 hommes.

Le 8, le bataillon est relevé par une unité anglaise.

Le 9 juin, remise est faite de la croix de guerre au fanion du bataillon par le colonel Mordacq. Le commandant Fouchard, le lieutenant Gruyer et les chasseurs Lemée et Pingaud reçoivent la croix de guerre.

A partir du 10 juin et jusqu'au 30 septembre, le bataillon, affecté à la 90^e brigade de la 45^e division, participera, avec les troupes de cette brigade, à l'occupation des positions de première et deuxième ligne dans le secteur de Woësten. Le 23 juin, le com-

mandant Fouchard passe au 3^e bis de zouaves; le capitaine adjudant-major Ardit est nommé chef de bataillon et prend le commandement du bataillon.

Dans le courant de juillet, le bataillon reçoit des renforts.

Pendant cette période (juillet à octobre) le bataillon continue à faire preuve de son allant habituel, et son action dans l'occupation des tranchées ne se bornera pas à une défensive passive, mais à des réactions continuelles contre les tranchées adverses, auxquelles il ne laissera ni trêve ni repos et dont il entravera l'exécution des travaux.

De notre côté, les tranchées sont soumises à un continuel bombardement de minenwerfer et sont fréquemment bouleversées; mais les chasseurs, avec leur ardeur au travail, rebouchent les brèches dès qu'elles se produisent.

A l'écluse d'Het-Sas, le point le plus important de la ligne de défense, se livrent des combats continuels à la grenade à main dans lesquels les hommes ne tardent pas à avoir l'ascendant sur l'ennemi.

Les pertes subies au cours de cette période sont un témoignage de l'activité déployée par tous pour la protection des positions qui leur sont confiées.

Tués : lieutenant Giudici, cité à l'ordre de l'armée, 1 sous-officier, 18 hommes.

Blessés : 11 sous-officiers, 160 hommes.

Aussi le bataillon peut-il prendre une large part aux félicitations du général de division adressées aux troupes de la 90^e brigade :

Le général commandant la 45^e division adresse ses plus vives félicitations aux troupes de la 45^e division (90^e brigade), ainsi qu'à l'artillerie divisionnaire de tranchée, pour l'énergie et la ténacité qu'ils ont montrées en reprenant un ascendant absolu sur un ennemi qui avait marqué naguère une grande recrudescence d'activité. Il les remercie de leur endurance et de leur ardeur au travail dans la réfection de leurs tranchées et abris bombardés par un bombardement continuel.

Signé : Général QUIQUANDON.

Le 30 septembre, la division, étant relevée dans la zone avant par la 87^e division territoriale, est envoyée au grand repos.

Le bataillon reçoit l'ordre d'aller cantonner à Wylder, où il séjourne jusqu'au 12 mars 1916.

Au cours de ce séjour, sur la demande de l'état-major britannique, le bataillon est envoyé dans la zone avant, où il doit occu-

per le centre de résistance de Boesinghe, à l'aile gauche du front anglais.

Les renseignements recueillis et les préparatifs des Allemands dévoilent leur intention d'attaquer le saillant d'Ypres.

Enlevé le 17 décembre 1915 par des camions autos, le bataillon débarque le même jour à l'est d'Elwerdinghe et relève dans la nuit les unités territoriales du centre de résistance de Boesinghe.

Le bataillon débarque sous une pluie torrentielle, incessante pendant plusieurs jours. Les boyaux et les tranchées sont transformés en ruisseaux. Les parapets, constitués en sacs à terre, s'effondrent et n'offrent plus de protection. Ils subissent, d'autre part, un bombardement ininterrompu de nombreux minenwerfers ennemis qui en gênent la réfection. Les terrains aux environs immédiats de Boesinghe ne sont plus qu'un vaste marécage, où il est difficile de se déplacer. Le sol est glissant et rend la marche pénible, les bottes de tranchées sont inutilisables, tant elles entravent la marche.

Malgré toutes ces difficultés, le moral du bataillon se maintient excellent, et c'est avec une activité fébrile que les hommes travaillent à la réfection des parapets et des abris, utilisant la grande quantité de matériaux du réduit.

Le 19 décembre, à 5 h. 15, après une violente canonnade sur les premières lignes et les communications arrières, une vive fusillade éclate sur tout le front.

Le centre de Boesinghe est soumis à un bombardement de l'artillerie de tous calibres; de nombreux hommes sont tués et blessés. Malgré cela, tout le monde garde son sang-froid et gagne en ordre les emplacements de combat.

Aucune attaque ne se produit sur le front tenu par le bataillon; l'effort de l'ennemi se produit uniquement sur le front anglais, à l'est du canal de l'Yser. Seul, le peloton du sous-lieutenant Dumaz, en liaison avec les Anglais, est fortement incommodé par l'émission de gaz asphyxiants sur le front anglais.

L'attaque allemande ayant été arrêtée dès son départ par le barrage violent de l'artillerie anglaise, auquel avaient pris part de nombreuses batteries françaises, le bataillon n'eût pas à intervenir.

Dans la nuit du 25 au 26 décembre il était relevé par le 1^{er} bataillon de marche d'Afrique et rejoignait son cantonnement, à Wylder.

Les pertes sont :

Tués : 2 chasseurs.

Blessés : lieutenant Arrighi, 1 sous-officier, 33 hommes.

Depuis le 22 février, les Allemands ont commencé leur grande attaque sur Verdun, et, après avoir enlevé nos premières lignes, se trouvent arrêtés dans leur offensive par la résistance énergique des troupes envoyées au secours de cette place.

Nous attendons avec la dernière impatience, à notre tour, l'ordre de partir pour prendre part à la grande bataille qui se livre autour de cette place.

Enfin, le 11 mars, la 45^e division reçoit l'ordre de faire mouvement. Le 11 mars, le bataillon s'embarque à Bergues, et, après plusieurs stationnements en arrière du front, dans le Valois, en Champagne et en Argonne, il arrive à Foucaucourt, au sud-ouest de Verdun.

Au cours de ce déplacement, soit au cantonnement, soit pendant les marches, ou encore pendant l'exécution de travaux de défense dans la zone arrière du front, le bataillon se fait remarquer par sa belle tenue, sa conduite et son excellente discipline.

Après cette période de long repos, le bataillon, instruit sur toutes les méthodes de combat en vigueur, bien entraîné, dans la main de ses chefs, constitue une unité de premier ordre susceptible d'affronter en toute confiance la lutte pour la défense de Verdun.

Le 8 mai, il reçoit l'ordre de se porter au bois Saint-Pierre pour relever les troupes engagées à la cote 304, à Esnes.

VERDUN.

Le 8 mai 1916, les commandants de compagnie, sous la conduite du commandant Ardit, effectuent la reconnaissance du secteur que va tenir et défendre le bataillon.

Au cours de cette reconnaissance, le chef de bataillon Ardit est blessé par un éclat d'obus à la main gauche. Le capitaine adjudant-major Herbelin prend alors le commandement provisoire du bataillon.

Le 9 mai, le bataillon est amené sur la cote 304, où il doit relever le 135^e régiment d'infanterie et des éléments du 77^e régiment. Le bataillon s'est mis en route à 20 heures; mais les difficultés rencontrées en cours de relève ont été telles qu'il s'est installé sur sa position, sur la cote 304, qu'au petit jour, le 10 mai.

La bataille bat son plein; les renseignements précis manquent sur ce coin de terre bouleversé. Les unités relevées signalent

qu'une infiltration allemande dont on ignore l'effectif s'est produite, et qu'une partie de la cote 304 est neutre. Les éléments que le bataillon relève ont subi de très lourdes pertes et sont épuisés par une lutte continuelle et le manque de sommeil. Pendant toute la journée du 10 mai les efforts de tous, officiers et chasseurs, sont concentrés dans la recherche des liaisons entre les éléments en ligne et aussi dans la prise de contact avec l'ennemi. Il n'existe pas de tranchées; Français et Allemands occupent des trous d'obus. Les adversaires sont, à certains endroits, à quelques mètres les uns des autres.

Il règne une grande désorganisation chez l'ennemi, comme chez nous.

Le 10 au matin, un assez grand nombre de Boches se montrent devant le front tenu par la 4^e compagnie; ils lèvent les bras en criant : « Kamerades! » Le caporal fourrier Girard, qui parle bien l'allemand, les invite à se rendre. Deux Allemands accourent sans arme et tombent dans la section Dupuy, qui les expédie vers l'arrière. A ce moment, des coups de feu éclatent dans les lignes ennemies. Les chasseurs ripostent énergiquement et efficacement. On voit des bonnets plats sauter en l'air; les balles ont porté à la tête.

Les Allemands se rendent compte alors qu'ils ont affaire à une troupe fraîche; la tenue kaki du bataillon en est pour eux la preuve.

De nombreux snippers ennemis font des victimes parmi les gradés et chasseurs du corps, qui n'ont pu encore creuser une solide tranchée et sont obligés de se déplacer à découvert. Le lieutenant Robert, dont l'entrain est remarquable, est blessé par un sniper. On a déjà à enregistrer de nombreux tués et blessés.

Le bombardement incessant atteint par moments une violence inouïe. Dans la nuit du 10 au 11 mai, le bataillon reçoit l'ordre d'attaquer l'ennemi: Objectif : le bois Camard.

Ce bois se trouve sur les pentes de la cote 304, face à Montfaucon, avant la bataille de Verdun. Le 10 mai, il n'en restait aucun vestige; le pilonnage avait anéanti ce bois, dont la disparition encore insoupçonnée des officiers du bataillon était une gêne pour l'orientation de l'attaque.

Les liaisons, par suite de la violence du tir et du bombardement, ne fonctionnaient pas entre le poste de commandement du commandant de bataillon et ses unités; seuls, les coureurs, avec un mépris absolu du danger, circulaient sur ce terrain dan-

gereux. Combien de ces braves agents de liaison ont été tués ou grièvement blessés en tentant l'impossible pour accomplir leur mission! Combien furent trouvés étendus, pendant ces dures journées, tenant encore à la main le papier, l'ordre qui devait parvenir à un commandant de compagnie ou au chef de corps!

C'est ainsi que les 1^{re} et 4^e compagnies ne recevaient pas à temps l'ordre d'attaquer pour la nuit du 10 au 11 mai. La 2^e compagnie seule, sous les ordres du lieutenant Dumaz, attaque et réussit à venir occuper la lisière sud présumée du bois Camard. La journée du 11 mai se passe sous un violent feu d'artillerie. Les Allemands, à plusieurs reprises, tentent de pénétrer dans les lignes du bataillon. Ils sont reçus à coups de grenades et de mitrailleuses, et n'obtiennent aucun avantage. L'allant habituel des chasseurs du bataillon ne se dément pas.

Le sergent Belguise, qui conduit une patrouille de la 4^e compagnie, se conduit brillamment.

Dans la nuit du 11 au 12, les 1^{re}, 4^e et 3^e compagnies se portent résolument en avant, précédées chacune de patrouilles qui se heurtent à des patrouilles ennemies et les mettent en fuite à l'arme blanche et à la grenade.

Le mouvement, bien conduit, permet une avance de 120 à 150 mètres du bataillon. Le 12, à la pointe du jour, les chasseurs ont creusé une tranchée qu'ils ne vont pas quitter, malgré la ruée allemande.

L'ascendant est pris sur l'ennemi, qui manifeste une grande surprise en voyant les têtes des chasseurs émerger d'une tranchée qu'ils ne soupçonnaient pas. Une forte patrouille ennemie (40 hommes) est décimée par le feu de la 1^{re} compagnie.

Le 12, l'artillerie ennemie cogne avec rage; elle emploie surtout du 210, mais ne cause pas grand mal dans notre première ligne, qui est très près de la première ligne allemande. Par contre, tout mouvement en arrière est rendu presque impossible. C'est une lutte continuelle avec tous les engins de guerre qui se poursuit jour et nuit, et cependant, malgré la violence et la fréquence des attaques boches, le bataillon ne cède pas un pouce de terrain. Les actes héroïques ne se comptent plus. On voit des chasseurs se sacrifier pour ramener leurs camarades blessés, pour tenter aussi de donner aux morts une sépulture. Trait encore plus sublime : en voici qui, au péril de leur vie, sont allés ramasser des blessés appartenant aux régiments relevés par le bataillon. Ces blessés ont été relevés entre les li-

gues. Plusieurs doivent la vie au courage de leurs camarades des bataillons d'Afrique; combien de ceux-ci ont été tués pour accomplir cet acte de haute camaraderie! La compagnie de mitrailleuses du 3^e bataillon d'Afrique, dont il a été peu parlé jusqu'à présent, fait merveille dans cette grande bataille. Le peloton commandé par le lieutenant Chiappa est en soutien de la 2^e compagnie. Le peloton du sous-lieutenant Poli est en soutien de la 4^e. Les mitrailleurs ont appuyé le mouvement de ces unités, et, grâce à leur habileté, plusieurs attaques allemandes ont échoué, alors qu'elles étaient à portée de notre ligne.

Le lieutenant Chiappa est blessé le 10^e et nommé sur place chevalier de la Légion d'honneur.

Le sous-lieutenant Dumaz est blessé à la tête, mais ne veut pas se faire évacuer.

Le sergent Creisseil, de la compagnie de mitrailleuses, prend le commandement du peloton Chiappa, évacué.

Jusqu'au 17 mai, si le bataillon n'a pas repris de terrain aux Allemands, il n'en a pas cédé la moindre parcelle. Les pertes sont très élevées, la fatigue est grande. Le ravitaillement ne se fait qu'au prix de sacrifices sanglants; à certains jours, rien ne parvient sur la ligne de feu. Ni le manque de sommeil, ni les souffrances endurées par le bataillon, n'ont affaibli la bonne humeur et la volonté de ces braves.

Dans la nuit du 16 au 17, le bataillon est relevé par le 1^{er} bataillon d'Afrique (chef de bataillon de Guiny) et se rend au bois de Betlainville, où il arrive à la pointe du jour.

Tout le monde est exténué de fatigue, se couche à terre et dort. Chacun croit prendre un repos bien mérité; il n'en est rien.

A 17 heures, le bataillon est de nouveau alerté. Une partie de la ligne qu'il vient de quitter a cédé sous la pression ennemie. Il doit aller reprendre le terrain perdu. Après une manœuvre hardie, tout le bataillon, sous un feu violent, se retrouve à la cote 304.

La 2^e compagnie, sous les ordres du lieutenant Dumaz, est orientée vers la partie de la ligne qui a fléchi. Le peloton de mitrailleuses, commandé par le sergent Creisseil, est soutien de cette unité.

La 2^e compagnie est prise par un feu de mitrailleuses qui se déclanche à bout portant. Le sous-lieutenant Dumaz tombe glorieusement. Le peloton de mitrailleuses accompagne la première vague.

La 2^e compagnie, dont le commandement est assuré par le sous-lieutenant Moresti, a subi des pertes sensibles, mais continue à progresser et se trouve en pointe. La liaison ne peut être assurée avec elle, malgré les tentatives, par les unités voisines. Le peloton de mitrailleuses Creisseil se trouve dans la même situation.

Les autres unités du bataillon occupent intégralement les tranchées qu'elles avaient occupées la veille.

Le 18 mai, les Boches attaquent à gauche de la 2^e compagnie et prennent cette unité à revers. La résistance est telle que les Allemands ne peuvent forcer la 2^e à se replier ou à se rendre. Aucun des coureurs que cette unité envoya auprès du commandant ne revint.

Le 19, privés d'eau et de nourriture, le sergent Creisseil et quelques hommes brisent leur dernière mitrailleuse. Il communique avec le sous-lieutenant Moretti et lui dit qu'il va essayer de se replier.

Dans la nuit du 19 au 20, ce sous-officier réussit à rentrer dans nos lignes, tandis que le sous-lieutenant Moretti, mal orienté, tombait entre les mains de l'ennemi. Les 1^{re}, 3^e et 4^e compagnies rentrèrent avec le sergent Creisseil.

Encore une fois, le bataillon venait de se couvrir de gloire et de faire l'admiration des corps voisins.

Ci-dessous, un extrait des citations obtenues par les militaires du corps. Sont cités :

A l'ordre de l'armée : sous-lieutenants Dumaz, Gavillot, Ducrot, sous-officiers.

A l'ordre du corps d'armée : capitaines Herbelin, Lafargue; lieutenant Robert; sous-lieutenants Debat, Dupuy; médecin aide-major Ryckbusche; sous-officiers, 6; caporaux et chasseurs, 14.

A l'ordre de la division : capitaines Vigouroux, Guérin de Vaugrente, Le Maréchal, Bernard; lieutenants Autissier, Bernier; sous-officiers, 9; caporaux et chasseurs, 46.

A l'ordre de la brigade : sous-officiers, 5; caporaux et chasseurs, 14.

Le bataillon a perdu, pendant la bataille de Verdun :

Tués : officier, 1; sous-officiers, 10; caporaux et chasseurs, 64.

Blessés : officiers, 5; sous-officiers, 26; chasseurs, 381.

Disparus : officier, 1; caporaux et chasseurs, 29.

Amené au repos aux environs de Verdun, le 3^e bataillon d'Afrique passe sous le commandement du chef de bataillon Herbelin, nouvellement promu.

Le bataillon reçoit, en récompense de sa brillante conduite, sa troisième citation à l'ordre de l'armée.

Ordre général n° 216 de la II^e armée.

Le général commandant la II^e armée cite à l'ordre de l'armée :

Le 3^e bataillon de marche d'infanterie légère d'Afrique. — Sous les ordres du chef de bataillon du Guiny, chef d'une bravoure au-dessus de tout éloge, entrant dans un secteur en plein combat, sur un terrain inconnu et bouleversé par un bombardement presque continu des plus violents, grâce à l'ardent courage de tous, au sang-froid et à l'habileté personnelle d'un chef inspirant la plus entière confiance, a repris à l'ennemi le terrain dont il s'était emparé et l'a rejeté du plateau où il avait pris pied. Pendant cinq jours, a maintenu sa position et l'a organisée malgré les plus pressants efforts d'un ennemi acharné.

Signé : Général NIVELLE.

Le 3^e bataillon a donc droit, dès ce moment, au port de la fourragère aux couleurs de la croix de guerre. C'est un des premiers corps de troupe qui, à la date du 20 mai 1916, possède trois citations à l'ordre de l'armée.

Les chasseurs ont le droit d'être fiers de cette distinction, car ils l'ont payée de leur sang généreusement versé.

Période de stabilisation. — En Lorraine.

Après quelques jours de repos, le bataillon est envoyé dans un secteur calme, en Lorraine, près de Badonvillers. Les effectifs sont faibles, mais bientôt arrive un renfort considérable.

Quelques petits coups de main sont exécutés avec de très légères pertes.

Le 12 août, le bataillon est relevé des tranchées et enlevé en camions-autos, puis en chemin de fer.

Il est amené dans la Somme, où il va prendre part à cette nouvelle grande bataille et faire une fois de plus tout son devoir.

Bataille de la Somme.

RANCOURT.

Le 6 septembre 1916, le bataillon se rend au ravin de la Pestilence, derrière Maurepas, et se trouve en réserve de division. Les camarades des autres corps attaquent et les Allemands ripostent par des firs de barrage de tous calibres qui viennent causer des pertes dans les rangs du bataillon soumis à un feu lent, mais meurtrier. Après de dures journées d'attente et de labeur, le bataillon est porté un peu en avant. La compagnie de mitrailleuses a subi des pertes sérieuses par suite de l'explosion d'un dépôt de munitions.

Les unités sont activement employées à la confection de boyaux jusqu'au 11 septembre.

Le 11 septembre, le sous-lieutenant Dupuy est blessé au travail. Plusieurs chasseurs ont été tués ou blessés au cours des journées du 6 au 11, date à laquelle le bataillon se porte en avant.

Dans la nuit du 12 au 13, sous la direction du commandant Herbelin, le bataillon se place en première ligne, avec le 1^{er} bataillon d'Afrique à sa droite. Il organise des tranchées dans lesquelles il s'installe. *

Les Allemands sont désorganisés et le contact avec eux est difficile à établir. La journée du 13 permet aux Allemands de renforcer leur première ligne et leur tir se fait de plus en plus précis, causant de grosses pertes dans nos rangs.

Dans la journée du 13, une attaque est déclanchée, à la gauche du bataillon, par un corps voisin. La 4^e compagnie est envoyée en renfort et participe à cette attaque. Les Allemands opposent une résistance opiniâtre. La 4^e compagnie rejoint le bataillon; son chef est blessé et évacué. Des pertes élevées ont été subies par cette unité.

La nuit du 13 au 14 est passée dans la même situation. Le 14 au matin, l'ordre d'attaquer et d'enlever le village de Rancourt est donné aux deux bataillons d'Afrique.

L'attaque doit avoir lieu à midi. Notre artillerie commence sa préparation. A midi, le bataillon est prêt à attaquer quand arrive un contre-ordre reculant l'attaque à 17 heures.

Là encore, pendant ces mauvaises journées, les hommes du bataillon font preuve d'un réel courage. Les téléphonistes et les

agents de liaison du corps sont merveilleux d'entrain, d'audace et de sang-froid. Il n'existe pas de boyaux entre les tranchées tenues par le bataillon et l'arrière, et pourtant le ravitaillement et les liaisons fonctionnent bien, mais au prix de quels sacrifices!

Le 14 septembre, dans l'après-midi, les Allemands arrosent par un marmitage sévère tout le front du bataillon. On a l'impression que ce sont eux qui vont attaquer. Il n'en est rien, et, à 17 heures, les deux bataillons d'Afrique se lancent à l'assaut, ayant pour objectif le village de Rancourt, situé à 800 mètres.

Les 1^{re} et 2^e compagnies, avec un peloton de mitrailleuses, forment la première vague du bataillon.

A peine a-t-on fait quelques bonds qu'un tir précis de mitrailleuses fauche une grande partie des deux premières vagues.

Le sous-lieutenant Brochot, de la 2^e compagnie, est blessé mortellement. Le lieutenant Sommet, commandant la 3^e compagnie, est grièvement blessé; la compagnie de mitrailleuses n'a plus d'officiers.

La 1^{re} compagnie, puis la 2^e suivent le même sort. Le capitaine Robert a disparu. Des éléments de la 2^e compagnie sont parvenus près de Rancourt, tandis qu'une lutte sans merci se livre dans la première tranchée allemande (tranchée Gastow).

Une contre-attaque allemande part du bois Saint-Pierre-Waast. Le chef de bataillon Herbelin y fait face par quelques éléments du bataillon ainsi que du 1^{er} bataillon. Un obus de gros calibre tombe sur cette poignée d'hommes, qui sont tous tués ou blessés. Le commandant Herbelin est lui-même blessé. La position n'est plus qu'un charnier. Ordre est alors donné de faire replier les restes des deux bataillons sur leurs anciennes positions.

Il ne reste plus, comme officiers du 3^e bataillon d'Afrique, que le sous-lieutenant Gavillat, légèrement blessé, et le capitaine adjudant-major.

Le capitaine Bardon, adjoint au colonel commandant le G. B. A., est arrivé sur les lieux. Il assure pendant un moment le commandement des restes des deux bataillons d'Afrique, qui regagnent leurs anciennes positions.

Le 3^e bataillon d'Afrique, au cours de cette affaire, a capturé une centaine de prisonniers et abattu un nombre considérable d'ennemis à la grenade et à la baïonnette.

Les actes héroïques ont été innombrables. La conduite de tous a été brillante.

Les pertes du bataillon sont de :

Tués : officiers, 2; sous-officiers, 8; caporaux et chasseurs, 62.

Blessés : officiers, 4; sous-officiers, 6; caporaux et chasseurs, 243.

De plus, le lieutenant-colonel Abbat, commandant le G. B. A., est tombé glorieusement en voulant voir ses « Joyeux » se lancer à l'assaut.

A la suite de cette affaire les récompenses ci-après ont été accordées :

Sont faits chevaliers dans l'ordre de la Légion d'honneur : capitaine Le Maréchal, lieutenant Autissier.

La médaille militaire est conférée à : Laugier, adjudant-chef; Govignon, adjudant; Dewaële, sergent; Cadot, chasseur de 2^e classe.

Sont cités à l'ordre de l'armée : chef de bataillon Herbelin, capitaines Vigouroux, Sommet; adjudant Michel.

A l'ordre du corps d'armée : officiers, 6; sous-officiers, 7; caporaux et chasseurs, 2.

A l'ordre de la division : caporaux et chasseurs, 4.

A l'ordre de la brigade : sous-officiers, 13; caporaux et chasseurs, 11.

NIEUPORT.

Le 18 octobre 1916, le 3^e bataillon occupe le secteur de Nieuport.

Le chef de bataillon Herbelin, guéri de sa blessure, reprend le commandement du bataillon le 20 octobre. Du 20 octobre au 13 janvier 1917, le bataillon prend la tranchée par période de huit jours. Les bombardements fréquents et violents dans ce secteur causent des pertes. C'est une vie de labeur acharnée et de veilles énervantes.

Aucune attaque de part et d'autre, mais de nombreuses patrouilles faites entre les lignes.

Le 13 janvier 1917, le bataillon est relevé et est envoyé au repos et à l'instruction à Plailly, près de Paris. Le corps est enlevé en chemin de fer le 17 janvier et se rend en arrière de Roye-Lassigny. Il est cantonné à Bus, où il effectue des travaux de fortification et s'apprête pour une prochaine offensive. Le recul volontaire des Allemands se produit dans cette région et le ba-

taillon n'est pas employé. Il quitte le secteur et est transporté dans la région de Mourmelon.

La grande offensive générale doit se déclancher sous peu et le bataillon va encore une fois soutenir bien haut sa réputation de vaillance glorieuse.

MORONVILLIERS.

Attaque du Mont-Perthois.

Le 16 avril 1917, le bataillon se porte dans le bois de Baconnes, en réserve de division. Il prend position à hauteur de la lisière nord du bois, et est en place à 0 heure, en liaison en avant avec le bataillon réserve de brigade.

Le 17, après le déclanchement de l'attaque, le bataillon progresse par compagnies en utilisant les boyaux et les couverts jusqu'aux premières lignes françaises. A ce moment, un violent tir de barrage exécuté par l'artillerie allemande retarde sa progression. Le mouvement en avant s'effectue par compagnies en formation très diluée sous le barrage, et sans pertes sensibles.

Les compagnies progressent malgré tout et la liaison est établie entre le commandant du 1^{er} B. A., dont les éléments de tête ont atteint la lisière sud du mont Perthois.

A 17 heures, le 3^e B. A. reçoit l'ordre de relève du 1^{er} B. A. Le mouvement s'effectue lentement en raison du tir des mitrailleuses du mont Perthois.

A la faveur de la nuit, la 3^e compagnie (de tête) a progressé. Le peloton de droite atteint la lisière nord du bois.

A 18 heures, ordre est donné d'attaquer. Premier objectif : tranchées allemandes du mont Perthois, à l'est et à l'ouest du boyau; la 1^{re} compagnie à l'ouest, la 3^e à l'est. Un peloton de la 2^e compagnie avance dans le boyau à hauteur de l'autre peloton. Deux sections de mitrailleuses accompagnent les compagnies de tête pour protéger leur flanc.

Dès que l'attaque débouche, les vagues des compagnies de tête sont accueillies par un feu violent d'une dizaine de mitrailleuses. Les pertes sont très lourdes. Malgré cela, les éléments de tête continuent à progresser, mais ils se heurtent aux réseaux de fil de fer intacts et aux mitrailleuses ennemies qui se sont abritées des grenades par un grillage métallique tendu à la lisière du bois. En raison de l'impossibilité de se maintenir dans cette position critique, le chef de bataillon ordonne le repli lent des éléments de tête, à la faveur de la nuit.

La nuit du 18 au 19 n'est marquée par aucun incident; le tir des mitrailleuses est moins violent.

Le 19, le chef de bataillon fait exécuter des tirs d'artillerie à la lisière sud du bois occupé par l'ennemi pour détruire les réseaux de fils de fer et éteindre le feu des mitrailleuses.

Au cours de la nuit, une forte reconnaissance est envoyée en avant de notre front pour reconnaître l'état des réseaux. La reconnaissance rentre au petit jour et signale que le terrain semble inoccupé. Le chef de bataillon décide alors, après entente avec les unités voisines, de tenter une attaque. Il prévient le lieutenant-colonel commandant le G. B. A. et lui demande l'intervention du 1^{er} B. A. qui était en réserve. A 8 h. 30, les compagnies de tête se portent en avant, et, malgré le feu des mitrailleuses, parviennent à atteindre la crête du mont Perthois, où elles s'installent après un combat assez vif à la grenade. Quelques instants après, le commandant Herbelin est blessé. Une contre-attaque ennemie se déclanche sur notre gauche et nécessite l'intervention de la compagnie de réserve du bataillon qui s'était engagée au début de l'attaque dans le boyau du mont Perthois.

Une nouvelle contre-attaque se produit et menace de rompre notre ligne qui tient toujours la crête. Le commandant du 1^{er} B. A., qui vient d'arriver, fait renforcer la ligne avec deux compagnies. Ce nouveau renfort brise complètement la contre-attaque. Au cours de l'après-midi, après de violents tirs de barrage, deux contre-attaques furent encore lancées par l'ennemi, mais elles furent arrêtées par nos feux. Trois mitrailleuses ennemies ont été prises au début de l'attaque. La nuit est très calme et le lendemain matin les éléments des 3^e et 1^{er} B. A. sont relevés par un bataillon du 14^e R. I.

Le commandant Herbelin étant blessé, le capitaine Bernard prend le commandement.

Le 21 avril, le bataillon est relevé des lignes par un bataillon du 14^e R. I.; il se rend par voie de terre à Mourmelon-le-Grand, où l'attend un repos bien mérité.

Les pertes de ces opérations sont de :

Tués : 73;

Blessés : 252;

Disparus : 98.

Est nommé officier dans l'ordre de la Légion d'honneur : le chef de bataillon Herbelin, commandant le 3^e B. A.

Est nommé chevalier : le sous-lieutenant Paoli.

Citations à l'ordre de l'armée : officiers, 7; sous-officiers, 3.

Citations à l'ordre du corps d'armée : officiers, 9; sous-officiers, 16; caporaux et chasseurs, 6.

Citations à l'ordre de la division : officiers, 6; sous-officiers, 18; caporaux et chasseurs, 25.

Citations à l'ordre de la brigade : officiers, 2; sous-officiers, 15; caporaux et chasseurs, 135.

Citations à l'ordre du bataillon : sous-officiers, 14; caporaux et chasseurs, 179.

LE GODAT. — LA MIETTE.

Le bataillon est transporté à l'arrière, où il se reforme. Il cantonne à Soulanges, où il reçoit un renfort assez important; puis, au milieu du mois de mai, il est amené en chemin de fer aux environs de Reims. Le bataillon se rend alors à Hermonville et prend le secteur du Colombier.

La période d'occupation de ce secteur durera jusqu'au 19 août, en alternant avec le 1^{er} bataillon d'Afrique pour l'occupation de la première ligne.

Pendant cette période de trois mois les « Joyeux » se sont efforcés de réorganiser un secteur pris en fin d'attaque et complètement désorganisé. Après un travail acharné, ils cèdent au 221^e d'infanterie un secteur parfaitement aménagé.

Durant ces trois mois il a eu à subir plusieurs tentatives de coups de main ennemis, et, grâce à l'énergie, au sang-froid et à la bravoure des officiers, gradés et chasseurs, il a toujours assuré l'inviolabilité de ses lignes et mis en échec l'activité ennemie. Par contre, un coup de main préparé par le commandant Busson, et admirablement conduit par le sous-lieutenant Lafont, exécuté le 28 juin 1917, permet de capturer un prisonnier et de détruire la garnison d'un petit poste allemand, le tout avec des pertes minimales, grâce à l'entrain des « Joyeux » volontaires.

Le bataillon, relevé le 19 août, quitte le secteur et se rend à Sainte-Gemme. Le 16 septembre, il va relever le 6^e bataillon du 299^e R. I. entre l'Aisne et la Miette.

Jusqu'au mois de mars le bataillon va tenir différents secteurs dans la région de Reims. Il va avoir à soutenir une lutte incessante, de nombreux combats à la grenade et de violents coups de main.

Le 17 septembre, l'ennemi tente un coup de main sur le sous-

secteur occupé par le 1^{er} B. A. Le bataillon n'intervient pas. Le 20 septembre, le bataillon relève le 1^{er} B. A. au quartier du saillant où, le 21, à 3 heures, l'ennemi renouvelle son coup de main sur le sous-quartier Montcalm. La 2^e compagnie, qui l'occupe, se défend énergiquement et repousse l'ennemi qui se retire en abandonnant ses munitions dans la fuite. Le 5 octobre, le bataillon, relevé, va au repos à Cramant. Il revient le 21 à Hermonville prendre le secteur du Godat, où il relève le 1^{er} B. A. le 30 octobre.

Le 1^{er} novembre, les Allemands, après un violent bombardement, tentent un coup de main sur nos premières lignes, dans le secteur occupé par la 3^e compagnie. Mais celle-ci, grâce à sa défense énergique, repousse complètement l'ennemi. Les Allemands renouvellent encore leur essai le 4 novembre, mais sans plus de succès.

Le 7, le bataillon subit encore un nouveau coup de main; mais, grâce à la vigilance et à la vigueur déployées par les gradés et chasseurs des 3^e et 4^e compagnies, l'échec de l'ennemi est complet.

Le bataillon, relevé, va cantonner à Châlons-sur-Vesle.

Le 17 novembre, il remonte en ligne dans le secteur de Chenay et relève un bataillon du 332^e R. I.

Le 1^{er} décembre, un groupe franc de 60 chasseurs est organisé pour exécuter, sous les ordres du sous-lieutenant Meyssirel, un coup de main sur les tranchées allemandes. Le coup de main, vivement mené, réussit pleinement; le groupe rentre dans nos lignes, ramenant trois prisonniers et du matériel, après avoir détruit un abri contenant une vingtaine de Boches.

Le 11 décembre, le bataillon, relevé du centre de Malines, va au repos à Reuil, et, le 31 décembre, se rend à Sainte-Euphraise-Clairizet, où il exécute des travaux pour le service télégraphique de l'armée jusqu'au 12 janvier, date à laquelle il va cantonner à Vanteuil, puis à Pargny-lès-Reims.

Le 4 février, le bataillon relève le 1^{er} B. A. Le 13, les Allemands tentent un puissant coup de main sur le secteur occupé par le bataillon. Ils sont facilement rejetés dans leurs lignes. Malgré la violence du tir d'artillerie, les gradés et chasseurs arrêtaient le groupe franc boche qui, décimé, dut rejoindre ses lignes en abandonnant des morts en avant des réseaux. L'action par obus avait été très violente. Les pertes furent de 1 tué et 11 blessés.

C'est grâce à la défense énergique des gradés et chasseurs

que l'ennemi n'a pu réussir, ce qui a valu cette mention du général commandant le groupe des armées du Nord :

Je félicite le 3^e bataillon d'Afrique; cette petite affaire a été très bien menée.

Le bataillon part au repos le 14 février et vient relever le 1^{er} B. A. dans le même secteur.

Le 1^{er} mars, l'ennemi tente de nouveau sur notre ligne une forte reconnaissance au saillant de Neuchâtel (quatre groupes débouchant simultanément).

L'effectif des quatre groupes pouvait être évalué à 150 hommes, et d'autres groupes aperçus en arrière laissaient prévoir chez les assaillants l'effectif d'un bataillon de volontaires fortement encadrés. Un groupe était muni de flammenwerfer; l'homme de tête portait une torche allumée. Il se produisit une explosion faisant une colonne de fumée montant très haut. A la suite de cette explosion, tout le groupe fit demi-tour et se dispersa. Pendant toute la durée de l'opération, des avions ennemis volant très bas survolaient nos lignes et les mitraillaient.

Malgré la violence du bombardement et l'importance de l'opération, l'ennemi échoua piteusement, grâce au déclenchement rapide de notre tir de barrage, à la vigilance active et à la bravoure des gradés et chasseurs du bataillon.

Le chef de bataillon Busson, commandant le bataillon, est tué au cours du bombardement. Il y a, en outre, 4 tués et 43 blessés.

Le bataillon, relevé le 3 mars, fait encore un séjour dans le même secteur du 10 au 19 mars. Du 19 au 24 mars il est employé à des travaux de renforcement de secteur. Il se rend ensuite à Ansauvilliers (Somme), où il arrive le 31 mars pour participer à l'attaque du village de Cantigny.

Pendant cette période, des citations ont été accordées aux militaires ci-dessous :

A l'ordre de l'armée : chef de bataillon Busson, commandant le 3^e B. A.; Durand, sergent; Tissier, sous-lieutenant; Dupuy, lieutenant; Mathe, chasseur; Chaignon, adjudant.

A l'ordre du corps d'armée : officier, 1; sous-officiers, 2; caporaux et chasseurs, 14.

A l'ordre de la division : officiers, 2; sous-officiers, 4; caporaux et chasseurs, 19.

A l'ordre de la brigade : sous-officiers, 2; caporaux et chasseurs, 41.

CANTIGNY.

L'attaque de Cantigny, à laquelle le bataillon va participer, compte parmi les combats les plus durs et les plus meurtriers auxquels il ait pris part.

Le but de l'attaque était de porter le front tenu par la 12^e division sur la ligne : ferme de la Folie, croupe et bois 104, de façon à tenir les ravins qui descendent sur le ruisseau des trois Doms pour empêcher l'ennemi d'en déboucher.

Le bataillon devait attaquer la lisière sud-est de Cantigny et la cote 104, puis s'organiser sur la cote 104, face au sud-est, en liaison avec le 1^{er} bataillon à gauche et avec un bataillon du 54^e R. I., attaquant le château sans nom à droite. La disposition du bataillon était la suivante :

En première ligne, à droite, la compagnie du capitaine Raynaud, soutenue par une section de mitrailleuses; à gauche, la compagnie du lieutenant Dupuy, également soutenue par une section de mitrailleuses. En deuxième ligne, la compagnie du capitaine Colonna à droite, et à gauche la compagnie du sous-lieutenant Estève, chargées du nettoyage des caves du village et du château de Cantigny.

A 15 heures, les compagnies de première ligne débouchent du bois de Cantigny, se dirigeant dans un ordre parfait sur leurs objectifs. Les deux premières minutes de marche s'effectuèrent sans incident. Seuls quelques coups de feu partent du petit bois carré, qui était occupé par sept Allemands, dont deux sont tués et les autres faits prisonniers.

Dès ce moment, de nombreuses mitrailleuses décèlent leur présence sur la lisière sud du village, aux deux meules de paille à l'ouest du village, et dans un boyau perpendiculaire à la lisière descendant sur le ravin. Les deux compagnies de tête parviennent cependant à atteindre le ravin; mais, accueillies par des feux de flanc, elles doivent s'arrêter par suite de pertes très sévères. Elles se voient dans l'impossibilité de progresser dans un terrain découvert, au milieu d'une nappe de balles et sans appui efficace de l'artillerie. La compagnie Dupuy, très éprouvée, est obligée de se terrer sur les bords du ravin, et, seule, la section du sous-lieutenant Colombet réussit à atteindre la lisière nord du boqueteau au sud de Cantigny. Mais son chef est tué et la section presque anéantie. Il en est de même dans la section de l'adjudant Petit, qui cherchait en vain à assurer la liaison à gauche avec le 1^{er} bataillon.

La compagnie Raynaud, plus favorisée par un repli de terrain, parvient à prendre pied sur les pentes nord du ravin et atteint le chemin de Cantigny à Fontaine-sous-Montdidier. Elle s'y maintient, rejointe par les sections Pinelli et Meyssirel, de la 36^e compagnie, et quelques hommes de la 4^e compagnie. La 1^{re} compagnie, débouchant du bois à 15 h. 03, parvient, après des pertes sévères, dans le fond du ravin, où elle assure la liaison entre les 2^e et 4^e compagnies.

A 15 h. 8, la 3^e compagnie tentait de déboucher. Les sections Meyssirel et Pinelli progressent péniblement, perdant leurs chefs, et arrivent par petits bonds à rejoindre la compagnie Raynaud. Quant aux deux autres sections, il leur est impossible de déboucher.

Le capitaine commandant le bataillon fait alors cesser toute tentative qui aurait pu entraîner la destruction complète du bataillon.

Pendant toute l'après-midi, tout mouvement entre les lignes était impossible. Plusieurs coureurs furent successivement blessés. Seul, le chasseur Ctvrtnik, détaché comme agent de liaison au P. C. du chef de bataillon, parvint à passer, à la deuxième tentative, malgré une pluie de balles. Cette brillante conduite lui valut une citation à l'ordre de l'armée.

Le téléphone étant coupé, la liaison avec le G. B. A. se trouvait interrompue. Le capitaine Chiappa dut attendre le soir pour donner de vive voix au commandant du groupe des renseignements sur la situation et rapporter l'ordre de repli transmis immédiatement aux unités. Les compagnies commençaient aussitôt leur mouvement; mais, en raison des nombreux blessés, le mouvement ne fut achevé qu'à 4 heures du matin. Le bataillon devait être relevé le soir du 6, mais, à 20 h. 30, au moment où le bataillon allait abandonner ses emplacements, un violent barrage était déclenché sur son front. A la demande du 54^e R. I., le capitaine commandant le bataillon décide de rester pour prêter main-forte, le cas échéant. A 21 h. 15, l'alerte était terminée et le bataillon quittait les lignes.

Cette opération, où le manque de préparation a permis à des mitrailleuses de se dévoiler au dernier moment, a causé de très fortes pertes au bataillon.

Grâce à la ténacité et à l'esprit de sacrifice de tous, les compagnies purent atteindre les points signalés et s'y maintenir au mépris de la violente réaction ennemie.

Les pertes au cours de la journée sont de :

Officiers : tué, 1; blessés, 5.

Troupe : tués, 36; blessés, 240; disparus, 48 (laissés morts entre les lignes).

Le bataillon, relevé, se rend à Quiry-le-Sec, où il est employé aux travaux de deuxième position.

Le 18 avril, il relève le 2^e bataillon dans le sous-secteur du Plessier, d'où il est relevé le 24 avril. Le bataillon se rend alors à Nourard-le-Franc et part le 1^{er} mai à Clermont, où il embarque le 2 à destination d'Épernay. Il va cantonner à Champigneulles (Marne) jusqu'au 14 mai.

Pour les faits cités ci-dessus, les récompenses ci-après sont accordées :

Est nommé chevalier dans la Légion d'honneur : capitaine Raynaud (Jules).

La médaille militaire est conférée au médecin auxiliaire Fabre (Henri), aux adjudants-chefs Dabat, Dabadie.

Sont cités à l'ordre de l'armée : capitaine Colonna, sous-lieutenant Pinelli, adjudant-chef Cambrillat, sous-lieutenant Colombet, chasseur Vittini.

A l'ordre du corps d'armée : officiers, 4; sous-officiers, 5; caporal, 1.

A l'ordre de la division : officiers, 5; sous-officiers, 11; caporaux et chasseurs, 14.

A l'ordre de la brigade : officier, 1; caporaux et chasseurs, 38.

Le bataillon a été cité à l'ordre du 6^e corps d'armée avec le motif suivant :

Le 5 avril 1918, sous le commandement du capitaine Audibert, s'est élancé avec un entrain remarquable à l'assaut d'un village puissamment défendu, a progressé jusqu'aux lisières de ce village malgré un feu violent de mitrailleuses, témoignant d'un moral à toute épreuve et d'une parfaite discipline de combat. A tenu le terrain conquis malgré la persistance des rafales ennemies et ne s'est retiré que sur ordre reçu.

REIMS.

Journées des 27 et 28 mai 1918.

Le 19 mai, le bataillon, qui était au repos à Champigneulles, prend les lignes dans le C. R. Malines, entre Loivre et Courcy.

Il tient le secteur jusqu'au 27 mai, c'est-à-dire jusqu'au moment de la grande ruée allemande sur la Marne. Malgré ses effectifs réduits, à la suite des pertes subies à Cantigny, le bataillon, n'ayant encore reçu qu'un renfort insuffisant, va avoir à supporter un choc formidable, et pourtant, grâce à son énergique défense, alors que l'ennemi dix fois supérieur en nombre le débordé, il parvient à conserver ses positions intactes pendant trente-six heures.

Le 26 mai, le bataillon, alerté à partir de 19 heures, était prévenu que l'ennemi attaquerait en force le 27, à 3 h. 30, après deux heures et demie de préparation.

Le 27, à 1 heure, un bombardement d'une extrême violence se déclenchait sur toute la ligne; les petits postes s'étaient repliés par ordre sur la ligne de résistance. A 3 h. 35, des éléments ennemis sortaient de leurs parallèles de départ et pénétraient dans notre ligne de surveillance, cherchant ensuite à s'infiltrer par les boyaux jusqu'à la ligne de résistance.

Les groupes de combat résistaient bravement sur la ligne de résistance, mais, bientôt débordés, ils devaient se replier sur la grande parallèle.

Les unités, fortement éprouvées, étaient réduites à un faible effectif et la liaison était momentanément rompue entre le P. A. Médard et Marcel. Le chef de bataillon rétablit la liaison en envoyant les pionniers.

Entre temps, un obus tombant sur l'abri des munitions près du P. C. Malines faisait exploser ce dépôt, supprimant ainsi toute réserve de munitions.

Les unités se trouvaient dans une situation critique, mais résistaient néanmoins bravement sur la grande parallèle. Recevant l'ordre de reprendre la ligne de résistance, une contre-attaque vigoureuse de la compagnie du lieutenant Dupuy permet de réoccuper les tranchées Soldin et Tristan. Mais elle se trouve coupée de la compagnie Cauhapé, qui, par suite du manque d'obus V.-B., est dans l'impossibilité de reprendre les positions occupées par les Boches dans la tranchée Soldin.

Le commandant du C. R. rend alors compte de la difficulté qu'il a de repousser les infiltrations ennemies en raison de son faible effectif. On lui annonce alors que deux compagnies du 1^{er} B. A. viennent en renfort, avec mission de rétablir à gauche la liaison avec les tirailleurs et de renforcer les P. A. Médard et Marcel.

Vers 17 h. 30, ces compagnies atteignent leurs emplacements

et viennent renforcer les compagnies Cauhapé et Brunat, fortement éprouvées. Après une contre-attaque vigoureusement menée, la liaison entre Médard et Mathieu est rétablie dans Soldin, mais elle ne pouvait être établie que par une patrouille avec les tirailleurs. A partir de 6 h. 15, le 3^e B. A. dans sa ligne de défense inviolée, étayé par les compagnies du 1^{er} B. A. rivalisant d'ardeur et d'abnégation, va pendant quatorze heures lutter pied à pied, tantôt perdant quelques mètres de terrain lorsque les munitions manquent, tantôt refoulant en marchant l'Allemand lorsque les munitions arrivent.

A 7 h. 15, des rassemblements étant signalés dans la tranchée allemande du Radom, toutes les mitrailleuses en ligne concentrent leurs feux sur les boyaux donnant accès dans la tranchée Radom, vers le canal. L'infiltration se terre et cesse bientôt.

A 14 h. 30, un peloton de la compagnie Petit, du 1^{er} B. A., est envoyé en soutien de la compagnie Gagnères, du même bataillon, en même temps que l'ordre était donné au 1^{er} B. A. de détacher une section dans le boyau des Vautours pour arrêter, le cas échéant, une tentative d'enveloppement par le nord.

A 15 heures, le lieutenant Tissier, chargé d'assurer la liaison coûte que coûte à gauche, a trouvé le commandant du 6^e tirailleurs avec 30 hommes au P. C. Edouard. Toute la liaison est donc rompue en première ligne et se fera désormais vers la ligne des réduits par la section détachée par le 1^{er} B. A. dans le boyau des Vautours. Pour la nuit, les mitrailleuses détachées pour battre les boyaux d'accès et empêcher l'infiltration ennemie assurent une sécurité relative.

La nuit se passe sans incident, sauf une attaque aisément repoussée:

Le 28, à 4 h. 30, la préparation d'une nouvelle attaque commence.

Notre artillerie prend à partie les avant-postes allemands. L'ordre est donné aux unités de continuer leur mission de sacrifice et de ne reculer que pied à pied. Vers 13 heures, le bataillon se replie en combattant vers la route 44 et, de là, par unité, sur Thil, où il s'établit en liaison à gauche avec le 2^e B. A., à droite avec le 1^{er} B. A.

Vers 19 h. 30, des infiltrations ennemies inquiétant la ligne vers la gauche, le 2^e bataillon se replie directement sur Saint-Thierry. Le 3^e le suit et vient se souder avec le 2^e B. A. sur la route Saint-Thierry à Thil.

Vers 23 heures, l'ordre général de repli sur Courmas est donné. Il commence aussitôt. Le bataillon arrive le 29, à 4 heures, à Courmas, où il est reformé dans la journée à deux compagnies.

Ainsi, le bataillon, bien qu'épuisé par les récents combats, a fait preuve d'une valeur morale et d'un esprit de sacrifice complets. Il a combattu sous une pression formidable, luttant pied à pied, n'hésitant pas à reprendre l'offensive pour se dégager, retardant ainsi considérablement l'effort allemand.

LA COTE 240.

Le bataillon, harassé de fatigue après deux jours de lutte acharnée, est de nouveau alerté le 29 au soir. Une attaque sur Reims paraissant imminente, le G. B. A. se porte vers la cote 240, avec mission d'interdire à l'ennemi en marche la cote 200, puis successivement les cotes 204 et 240, et de tenir coûte que coûte afin d'enrayer sur ces positions la manœuvre enveloppante de Reims.

Le bataillon en réserve se porte sur la route Les Mesneux - Bézannes; puis, le 30, dans la matinée, il marche vers Pargny-lès-Reims, cotes 204 et 240. Dans l'après-midi, il prend position à la cote 240, en liaison avec le 99^e R. I., le 3^e bis de zouaves à droite et le 2^e B. A. à gauche.

La journée fut caractérisée par une intense activité des éléments allemands de reconnaissance, tâtant successivement nos postes avancés. L'une de ces reconnaissances, appuyée par une violente action d'artillerie, parvient, pendant un moment, à rompre notre ligne et à détruire notre liaison du bataillon avec les éléments de droite et de gauche; mais, en fin de journée, la situation est rétablie et la liaison continue sur toute la ligne.

Pendant la matinée du 1^{er} juin, les Allemands exécutèrent une série de tirs destinés à nous tromper sur les points d'attaque choisis par eux.

Toutefois, il était vraisemblable qu'elle dût se produire sur la cote 240, position dominante et d'importance capitale. A 19 h. 30, un tir d'écrasement systématique par mimens et obus se déclanche avec une violence inouïe sur toute la première ligne et l'arrière. La première ligne est évacuée et simplement occupée par des guetteurs. A 20 heures, l'attaque se déclanche. Elle se présente sous la forme d'une première vague portant

des mitrailleuses légères tirant en marchant sur notre première ligne, pendant que la deuxième vague choisit des points où elle installe des mitrailleuses de position qui ouvrent aussitôt le feu. En arrière, des compagnies en colonne par quatre. Ces vagues, reçues par de violentes rafales de mitrailleuses de notre part, sont d'abord clouées au sol sur tout le front. Mais, après vingt minutes, l'attaque reprend vigoureusement. Notre première ligne est submergée par la masse des assaillants et ses éléments refluent vers le P. C. du chef de bataillon. Ils sont alors ressaisis vigoureusement par le chef de bataillon Audibert et les quelques officiers et gradés survivants, et le groupe ainsi formé s'élanche, chef de bataillon en tête, et avec furie, dans un assaut à la baïonnette, sur les Allemands, dont les mitrailleuses sont déjà en position sur notre ligne.

Les Allemands, pris de panique devant cette fougue, refluent en désordre sous le feu de nos F.-M., qui tirent en marchant, et sous la pression des baïonnettes des chasseurs qui n'arrêtent leur élan que lorsqu'ils arrivent sous le barrage de notre artillerie. Plus de 100 cadavres allemands sont couchés dans nos lignes et en avant. Ils sont surtout nombreux entre la première et la deuxième ligne, ce qui prouve l'efficacité de nos tirs de mitrailleuses.

Dans leur fuite désordonnée, les Allemands laissèrent sur le terrain un nombreux matériel (fusils et équipements) qui ne put être ramassé. Trois mitrailleuses légères ont été prises par le bataillon, un feldwebel a été blessé et 10 hommes ont été faits prisonniers.

A 21 h. 10, la situation était non seulement rétablie, mais notre ligne était portée à 300 mètres en avant.

En résumé, l'attaque allemande a été menée à très gros effectifs, après un tir d'artillerie d'une extrême violence et avec l'intention bien arrêtée d'enlever la cote 240.

C'est donc un insuccès sanglant pour l'ennemi. Le bataillon a été très éprouvé, surtout dans le courant de l'après-midi. A la suite des pertes des 27 et 28 mai, les hommes n'étaient pas suffisamment encadrés en sous-officiers. Malgré tout, les chasseurs, électrisés par l'exemple de quelques officiers restant, ont été merveilleux d'entrain, provoquant dans un sublime élan de sacrifice et d'audace la fuite éperdue des Boches.

Du 27 mai au 1^{er} juin le bataillon avait perdu :

Officiers : blessés, 5.

Troupe : tués, 36; blessés, 212; disparus, 220.

Le 2 juin, à 4 heures, le bataillon est relevé et vient cantonner à Sacy, qu'il quitte le 5 juin pour se rendre au repos à Avenay, où il va se reformer.

Pour ces glorieuses journées du 27 mai au 1^{er} juin, le bataillon est cité à l'ordre de la V^e armée dans les termes suivants :

Tenant les premières lignes d'un secteur puissamment attaqué lors d'une récente offensive allemande avant d'avoir été recomplété après de rudes combats en avril, dans la Somme, a tenu, sous le commandement du chef de bataillon Audibert, pendant trente-six heures, son front, en maintenant l'intégrité de sa ligne de résistance. Par d'incessantes contre-attaques spontanées de chacun de ses groupes de combat, a, pendant ces trente-six heures d'une lutte acharnée, refoulé toutes les tentatives d'un ennemi dont l'audace était accrue par des succès sur sa droite, faisant preuve, comme toujours, de la plus grande valeur combative et d'un esprit de sacrifice absolu. Replié par ordre et ayant reconstitué ses débris en dix-huit heures, a trouvé encore l'énergie morale de participer aux contre-attaques qui ont enrayé net la tentative d'encerclement d'une place importante par une division allemande.

Est nommé chevalier dans l'ordre de la Légion d'honneur : lieutenant Creisseil.

A reçu la médaille militaire : sergent Heuille.

Sont cités : à l'ordre de l'armée : officiers, 5; sous-officiers, 4.

— A l'ordre du corps d'armée : sous-officiers, 6; caporaux et soldats, 5.

A l'ordre de la division : officiers, 4; sous-officiers, 7; caporaux et chasseurs, 13.

A l'ordre de la brigade : sous-officiers, 8; caporaux et chasseurs, 29.

Période du 1^{er} juillet au 12 septembre 1918.

Le bataillon, en attendant les renforts destinés à le reformer, reste au repos à Avenay pendant tout le mois de juin. Le 6 juillet, il va cantonner à Bouzy; le 8, le bataillon bivouaque dans la montagne de Reims au lieu dit le « Rond-Point » et, le 12, il va camper au camp de La Charmaise, à 2 kilomètres sud-ouest de Verzy.

Le 15 juillet, à 0 h. 10, le bataillon est alerté par suite du déclanchement du bombardement allemand sur le camp et sur la route de La Charmaise et va occuper ses tranchées de bombardement.

A 8 h. 30, il quitte ses emplacements pour se rendre à Verzy, où il stationne de 10 à 12 heures.

A 12 heures, le bataillon reçoit l'ordre de se porter au secteur Espérance, où il prend position. Seule, la 4^e compagnie va en réserve à Verzenay. Jusqu'au 19 juillet le bataillon occupe les mêmes positions, excepté la 4^e compagnie, qui se porte à Verzy à cette date.

Le 31 juillet, le bataillon, relevé, se dirige par étapes vers Vrigny, et, dans la nuit du 4 au 5 août, il relève dans la gare de Gueux un bataillon du 24^e régiment d'infanterie coloniale. Le 9 août, la compagnie Dupuy, qui était aux avant-postes, envoie deux patrouilles sur la Vesle : l'une au moulin Compensé, l'autre à 300 mètres du moulin pour reconnaître les organisations ennemies sur la route de Châlons-sur-Vesle à Gueux et pour vérifier si les ponts sur la Vesle et la passerelle du chemin de fer sont rompus. Après un violent tir de préparation, les reconnaissances exécutent leur mission et rentrent sans pertes, ayant atteint et reconnu les objectifs désignés. La patrouille de gauche ramène un prisonnier.

Dans la nuit du 18 au 19, le bataillon, relevé, va cantonner dans les bois de Courmas. Au cours de la relève, le chef de bataillon Audibert subit un commencement d'intoxication ainsi que le capitaine Raynaud, le sous-lieutenant Bertholet et le lieutenant Lafont.

Le bataillon reste au repos jusqu'au 4 septembre et va relever dans la nuit du 4 au 5 un bataillon de tirailleurs dans le sous-secteur de Vrigny. Le 7 septembre, le bataillon est relevé et revient bivouaquer dans les bois de Courmas, qu'il quitte le 9 septembre pour aller cantonner le 10 à Ville-en-Tardenois et le 11 à Courville. Il est rejoint le 10 par le chef de bataillon rentrant de convalescence.

Le 12 et le 13, des reconnaissances sont faites au nord-est de la « fosse au Diable » en vue d'une attaque.

LA VESLE.

Le 13 septembre, le bataillon, alerté dans l'après-midi, quitte ses emplacements et se portait en formations très espacées sur les emplacements reconnus au nord-est de la fosse au Diable, où il était rassemblé le 14 à 1 heure. Le déclenchement de l'attaque était fixé pour 6 heures.

Pendant la première phase de l'opération, menée par le

2° B. A., le bataillon n'eut pas à intervenir. Il ne devait entrer en action qu'à 11 heures.

Les ordres d'attaque étaient les suivants :

Le bataillon attaquait avec deux compagnies en première ligne, accolées, et une compagnie de réserve. Une section du génie et une section de la 3^e compagnie devaient assurer le nettoyage de la position conquise. La liaison était assurée avec le 44^e bataillon de tirailleurs sénégalais et le 1^{er} B. A. par une section des 2^e et 4^e compagnies.

Les emplacements de départ étaient occupés à 10 h. 30, mais les unités, pour s'y rendre, avaient dû subir un violent tir de barrage et de mitrailleuses qui avaient causé des pertes très sévères.

A 11 heures, les groupes de combat sortaient tous ensemble et essayaient de progresser. A droite, la section Tissier, accompagnée de la section de tirailleurs sénégalais qui lui avait été donnée, réussit à progresser jusqu'à 80 mètres environ du chemin creux de la cote 180. Arrêtée par un violent tir de mitrailleuses de front et de flanc, cette unité est obligée de se terrer. La section de tirailleurs, arrêtée également, oblique à droite et se rapproche des autres unités de son corps. De ce côté, la liaison n'existait donc plus qu'à la vue.

Les autres sections de la 2^e compagnie, sorties en même temps que la section Tissier, furent clouées sur place et ne purent progresser. Les deux sections de droite de la 4^e compagnie furent arrêtées aussitôt; seules les deux autres sections purent progresser jusqu'au coude de la voie ferrée où le lieutenant Cirier fut tué et sa section clouée au sol par un violent tir de mitrailleuses. Par suite de cet arrêt, la section Garnier a également été arrêtée à quelques mètres de la voie ferrée.

Pendant toute la durée de l'opération la liaison à gauche fut assurée d'une façon parfaite.

A 13 heures, la réaction ennemie cessait.

Par suite du manque de progression des unités de première ligne, la compagnie de réserve n'eut pas à intervenir. Seule, la section Sarrazin fut envoyée par ordre du chef de bataillon pour boucher un vide causé par de fortes pertes entre la 2^e et la 4^e compagnie. Un peloton de mitrailleuses du bataillon, sous les ordres du sous-lieutenant Caron, devait accompagner l'attaque du 2^e bataillon. Dès le début de l'action, le sous-lieutenant Caron est blessé mortellement en se portant en avant pour reconnaître une position. Un brancardier qui tentait d'al-

ler le chercher est tué près de son corps. Ce peloton, qui avait pour mission de s'installer à la cote 180 et de faciliter la progression par ses feux, n'a pas pu remplir sa mission, les unités n'ayant pas progressé.

Le 14 au soir, le bataillon s'installait en occupation définitive de secteur.

Durant cette journée les pertes furent très élevées du fait de la contre-préparation offensive allemande qui fut très violente :

Officiers : tués, 3; blessés, 2.

Troupe : tués, 31; blessés, 139; disparus, 29.

Ces chiffres sont éloquents, si l'on songe que le bataillon était monté avec un effectif de 500 combattants.

Le 15 septembre, l'ennemi déclanche un violent bombardement sur tout le secteur, et, dans la journée, il exécute de nombreux tirs de harcèlement avec obus toxiques de tous calibres.

Vers 18 heures, des rassemblements ennemis étant signalés derrière la voie du chemin de fer, devant le secteur de la 4^e compagnie, un tir de barrage demandé par le chef de corps empêche toute tentative de l'ennemi. Aussitôt après, l'ennemi bombarde par obus toxiques les passages de la Vesle et le bois au sud de la fosse du Diable.

Dans la nuit le bataillon est relevé et se rend au bois des Cinq-Piles, où il bivouaque. Le 16, il va cantonner à Verneuil; le 18, à Vézilly, et le 19, à Arcy-le-Ponsard, où il reste jusqu'au 28 septembre.

Le 29 septembre, le bataillon se rend à la corne est du bois de Courlandon, en réserve de D. I., en vue de l'attaque prévue pour le 30 septembre sur le même terrain que le 14 septembre. Ainsi, à quinze jours d'intervalle, le bataillon, à effectif réduit, mal encadré, les sous-officiers ayant presque tous été tués le 14, va participer à deux fortes attaques. Mais l'esprit de sacrifice des gradés et chasseurs du bataillon n'a pas faibli; ils veulent se montrer dignes de ceux qui ont combattu dans les Flandres, en Artois, à Verdun. Aussi, pendant ces trois jours de haute lutte, ils briseront la résistance ennemie et refouleront les Boches derrière l'Aisne.

A 5 h. 30, l'attaque se déclanche. Mais la droite du groupe n'a pu franchir les premières lignes ennemies, tenues fortement par de gros détachements, et des éléments subsistent encore dans la partie gauche; le 3^e bataillon reçoit alors l'ordre de net-

toyer tous les nids de mitrailleuses qui se trouvent dans les premières lignes. Sans souci de la violence du tir des mitrailleuses, qui ont couché près du quart de l'effectif du bataillon de tête, le 3^e bataillon se porte en avant, et, par sa menace d'enveloppement, détermine la rupture de la ligne ennemie, en combinaison avec la compagnie Pigot, du génie, et amène la reddition de près de 200 Allemands rassemblés dans la carrière 180. Le bataillon poursuit sa progression et le premier objectif est conquis sur toute la zone du groupe.

Devant l'épuisement et les graves pertes subies par les 1^{er} et 2^e B. A., le bataillon poursuit la progression.

A 15 h. 30, le bataillon descend dans le Grand-Marais, où il est accueilli par un violent feu de mitrailleuses, et ne peut atteindre le fond de la cuvette. Toute la nuit, des groupes et des mitrailleuses s'opposent à l'ascension des pentes nord du Grand-Marais.

Au moment où le bataillon s'élançait à l'assaut de la cote 180 sous les feux des mitrailleuses boches, le clairon Douvener, de la 3^e compagnie, se met à sonner la charge, électrisant, par sa crânerie, les combattants qui l'entourent. Ce fait lui valut la citation à l'ordre de l'armée :

Chasseur d'un courage remarquable, agent de liaison chargé de porter un ordre à son commandant de compagnie et voyant son unité arrêtée par un violent tir de mitrailleuses, s'est placé au milieu de ses camarades, a crânement sonné la charge, entraînant son unité en avant et amenant ainsi la reddition d'une soixantaine de prisonniers.

Le 1^{er} octobre, à 6 h. 15, l'attaque est reprise pour la conquête du deuxième objectif. Les quelques défenseurs qui se sont maintenus sur la crête de La Huguette se replient devant notre progression. Quelques prisonniers sont faits dans le bois du Prieur. Arrivé à la crête des Rouates, le bataillon est accueilli par un violent tir de mitrailleuses partant du bois de Rouvroy et de la région comprise entre ce bois et la ferme de la Loge-Fontaine.

Ne pouvant progresser par les ravins, le bataillon tente d'avancer par la tête des vallées; mais il est arrêté par la violence des feux de l'ennemi, à la hauteur de la ferme du Faîté et fait une trentaine de prisonniers. Mais il ne peut atteindre la lisière du bois de Rouvroy, devant laquelle, à la nuit, il est fixé à environ 200 mètres.

Le 2 octobre, à 5 h. 45, sous la protection d'un tir d'accompagnement, le bataillon reprend sa progression, atteint le bois

de Rouvroy et se dirige vers la butte des Marchands. Il chasse de cette position quelques groupes et atteint la voie ferrée, d'où il détache des éléments avancés vers le canal. A 7 heures, les deux compagnies de tête s'avancent vers la cote 69, au sud de la Plâtrière, et la cote 69, sud-est de cette dernière. Accueillies par des feux de mitrailleuses, les compagnies parviennent par infiltration à atteindre la cote 69, au sud de la plâtrerie; mais elles ne peuvent atteindre le canal dans la journée. Ce n'est que vers 20 heures, après une vive préparation d'artillerie, que les 3^e et 4^e compagnies se portent au canal, où le bataillon établit une ligne de petits postes de la plâtrerie à la corne nord-ouest du bois de Gernicourt.

Les journées du 2 au 4 sont employées à des sondages du canal et à des reconnaissances, afin de se rendre compte de l'état des ponts ou passerelles. Mais tout est détruit et inutilisable. Les 3^e et 4^e compagnies envoient des volontaires, qui tentent de passer le canal à la nage; mais ces tentatives échouent. L'ordre est donné de ne rien tenter pour éviter des pertes sans profit. Le 7 octobre, le bataillon est relevé et va cantonner à Ventelay, qu'il quitte le soir pour se rendre à Pouillon.

Ainsi, seul ou en coopération avec les 1^{er} et 2^e bataillons d'Afrique, le 3^e bataillon, au cours de cette attaque, a pris 9 officiers, 400 hommes et un important matériel, que le recensement de la première heure a estimé à une cinquantaine de mitrailleuses, dont 25 lourdes.

En raison de cette brillante conduite, le 3^e bataillon de marche d'infanterie légère d'Afrique est cité à l'ordre de la V^e armée, avec le groupe, dans les termes suivants :

Pendant les journées des 30 septembre, 1^{er} et 2 octobre, sous l'impulsion énergique et éclairée du chef de bataillon André, commandant provisoirement le groupe des bataillons d'Afrique, commandés respectivement par leurs chefs, les capitaines Castay, Mignaton, le chef de bataillon Audibert, ont bousculé l'ennemi malgré sa résistance, enlevé de haute lutte le village du Grand-Hameau, le bois de Rouvroy, fortement organisés, et ont poursuivi leur progression sur une profondeur de 9 kilomètres, faisant 400 prisonniers et s'emparant de 40 mitrailleuses.

Les pertes furent peu élevées pendant cette période de combat.

Officiers : blessé, 1.

Troupe : tués, 9; blessés, 43; disparus, 10.

Est nommé chevalier dans l'ordre de la Légion d'honneur : sous-lieutenant Garnier.

La médaille militaire a été conférée à : Raillard, adjudant; Girard-Madoux, sergent.

Sont cités à l'ordre de l'armée : officiers, 2; sous-officier, 1.

A l'ordre du corps d'armée : officier, 1; sous-officiers, 2; chasseurs, 2.

A l'ordre de la division : officiers, 4; sous-officiers, 4; caporaux et chasseurs, 6.

A l'ordre de la brigade : officiers, 5; sous-officiers, 24; caporaux et chasseurs, 53.

HUNDING-STELLUNG.

Le 10 octobre, sortant à peine de l'attaque du 30 septembre, le bataillon est encore à la veille d'entrer dans la lutte. Ainsi, sans repos ni trêve, du 30 septembre au 1^{er} novembre, le 3^e bataillon va continuer la poursuite du Boche et, grâce à son mordant et son élan irrésistible, le déloger des positions les mieux défendues et hâter sa retraite. Le bataillon, en réserve de D. I., se porte dans la partie nord des Cavaliers-de-Courey, où il bivouaque.

La 45^e division ayant franchi la Suipe le 11 dans la matinée, le bataillon reçoit l'ordre de se porter, vers 11 heures, dans la direction de Bourgogne, à la croix de la Mission, où il arrive à 14 heures.

A 15 h, 30, le bataillon se rend à Saint-Etienne-sur-Suipe, en liaison à droite avec le 1^{er} tirailleurs et, à gauche, avec le 3^e bis de zouaves. Le 12, le bataillon, toujours en réserve de division, se rend à Poilcourt, puis à Asfeld-la-Ville, et enfin au chemin creux de Juzancourt, où il bivouaque.

Le 13 octobre, le bataillon va prendre position au sud-est de la ferme de Gorzicourt, où il tient les premières lignes jusqu'au 20 octobre. Pendant cette période l'ennemi pratique surtout de nombreux tirs de harcèlement en vue de gêner nos préparatifs. Il fait notamment de fréquents arrosages d'obus toxiques. Les capitaines Colonna et Raynaud, le lieutenant Creisseil, sont intoxiqués et évacués le 20 octobre, avec 73 gradés et chasseurs. Dans la nuit, le bataillon est relevé et va cantonner à Asfeld-la-Ville du 21 au 24 octobre.

Le 20 octobre, à 17 h. 30, le bataillon, fortement amoindri par de nombreuses évacuations, passe en réserve de division. Il quitte Asfeld-la-Ville pour aller prendre position au nord du

ruisseau des Barres, en vue de l'attaque de la Hunding-Stellung qui se déclanche le 25 octobre, à 8 h. 30, après un violent tir de destruction exécuté sur les tranchées et réseaux de fils de fer de l'ennemi.

A 10 h. 30, le bataillon reçoit l'ordre de se porter en avant pour rejoindre et dépasser les 1^{er} et 2^e B. A., installés sur le premier objectif.

Fortement gêné par le tir de l'artillerie allemande, le bataillon n'arrive sur sa position d'attaque que vers 13 heures, et le franchissement de la ligne n'a lieu qu'à 13 h. 15, au lieu de 12 h. 30, comme il était prévu.

Le barrage roulant gêne d'abord la progression, mais bientôt ce barrage, dirigé sur les boqueteaux où se trouve l'artillerie allemande, neutralise celle-ci. Le bataillon, successivement encercle et déborde les mitrailleuses ennemies et avance lentement, mais sûrement. Arrêté un instant par une batterie tirant de flanc et à vue, le bataillon essuie des pertes sérieuses. Mais bientôt, reprenant sa progression, il atteint la route de Recouvrance, cote 155, à 15 h. 30, ayant dépassé trois batteries, dont la prise témoigne de la bravoure et du cran des chasseurs du bataillon.

Le bataillon tente ensuite, à trois reprises différentes, de déboucher de la route de Recouvrance pour atteindre son deuxième objectif. Il est, à chaque tentative, pris d'enfilade par une batterie allemande de la cote 155, qui, tirant à vue, cause de nombreuses pertes. D'ailleurs, à ce moment, le bataillon, en flèche, n'avait plus la liaison avec les zouaves sur sa droite.

Il arrête ses tentatives et s'installe pour^e la nuit. Le 26, à 5 h. 30, le bataillon reçoit l'ordre d'envoyer des reconnaissances vers le deuxième objectif. Ces reconnaissances sont arrêtées par de violents feux de mitrailleuses. A 6 heures, une contre-attaque ennemie, précédée d'une forte préparation d'artillerie, se déclanche. Nos tirs de mitrailleuses la repoussent facilement. Cette contre-attaque semblait avoir pour but la reprise de deux pièces de 77, qui étaient tombées en notre possession la veille. Dans la journée, le bataillon réussit à faire quelques prisonniers dans le bois à l'est de Grimpechat.

Le 26 au soir, la situation du bataillon était la suivante : sud de la route de Recouvrance à Condé-lès-Herpy et accoté en certains points au talus sud de la route.

Le 27, d'après les renseignements recueillis, l'ennemi semble battre en retraite. L'ordre est donné aussitôt de le poursuivre et de bousculer ses arrière-gardes. A 2 heures du matin, la pro-

gression est reprise. Le bataillon atteint la route Recouvrance - Saint-Fargeux, et s'y installe, en liaison à droite avec les tirailleurs. Immédiatement, des reconnaissances sont envoyées vers le ruisseau de Saint-Fargeux. Mais des mitrailleuses ennemies tirant du bois au nord-ouest de la cote 156 interdisent le débouché. La progression est arrêtée.

Le 28, le bataillon reçoit l'ordre de s'emparer de quelques boqueteaux au nord de la route de Recouvrance - Condé-lès-Herpy. Après un tir d'artillerie de trois minutes, le bataillon les occupe sans pertes. Quelques prisonniers sont faits au cours du nettoyage. Mais, après cinq jours de combat, le bataillon, ne comptant plus que 130 combattants, est relevé par le 410^e R. I. Il va s'installer en réserve de division dans les tranchées de Hunding-Stellung.

Le 29, une attaque devant avoir lieu à 13 heures, le groupe reçoit l'ordre de se porter en avant pour appuyer l'attaque. Le 3^e bataillon de marche, en échelon, en arrière et à droite; sa mission consiste à assurer la liaison entre la 45^e D. I. et la division de droite. Le bataillon se porte ainsi au point 25,07, en lisière des boqueteaux. Mais l'attaque n'ayant pas débouché, il n'a pas à intervenir.

Durant toute la journée et toute la nuit, des tirs de harcèlement continus et très violents sont effectués par l'artillerie ennemie sur la zone du bataillon. Mais celui-ci, bien défilé, ne subit que des pertes légères.

Le 30, une attaque menée à 13 h. 45 ne réussit pas. Le soir, le bataillon, dépassé par le 109^e R. I., revient dans ses anciens emplacements de la Hunding-Stellung, où il reste en réserve de division jusqu'au 1^{er} novembre, date à laquelle il est relevé. Il se porte successivement à Saint-Germammont, Asfeld et Brienne. Il se rend ensuite à Crézancy, où il cantonne le 7 novembre.

Le 11 novembre, à 5 heures du matin, l'armistice avec l'Allemagne est signé entre les plénipotentiaires allemands et le maréchal Foch. Les hostilités cessent à 11 heures.

Le bataillon cantonne à Crézancy jusqu'au 8 décembre, date à laquelle il va s'acheminer par étapes en pays libéré. Le 28 décembre, le bataillon arrive à Peltre (Lorraine), et le 30 décembre, il défile à Metz devant le maréchal Pétain, puis va cantonner aux casernes de Longeville-les-Metz.

L'attaque de la Hunding-Stellung valut au bataillon sa sixième citation à l'ordre de l'armée, citation qui lui donnait désormais

le droit de porter la fourragère à la couleur de la Légion d'honneur.

Voici les motifs de cette citation :

Pendant la période du 11 au 31 octobre 1918, le groupe des bataillons d'Afrique, sous le commandement du lieutenant-colonel du Guiny et sous l'impulsion des chefs de bataillon André, Lasalmonie et Audibert, a, par une vigoureuse offensive, contraint l'ennemi à une retraite précipitée, l'a obligé par un effort opiniâtre qui a vaincu tous les obstacles à franchir quatre rivières et, dans un dernier élan, a emporté de haute lutte une ligne de positions puissamment organisées, capturant plus de 300 prisonniers dont 4 officiers, 7 pièces d'artillerie, 3 minenwerfer et un grand nombre de mitrailleuses.

Les récompenses ci après sont décernées :

Sont nommés chevaliers dans l'ordre de la Légion d'honneur : lieutenant Calvel, médecin aide-major Rolland.

La médaille militaire a été conférée à : Battalini, adjudant; Oustini, sergent; Flamand, chasseur de 1^{re} classe.

Sont cités à l'ordre de l'armée : officier, 1; sous-officiers, 2; caporaux et chasseurs, 3.

A l'ordre du corps d'armée : officiers, 3; sous-officiers, 9; caporaux et chasseurs, 11.

A l'ordre de la division : sous-officiers, 9; caporaux et chasseurs, 7.

A l'ordre de la brigade : sous-officiers, 7; caporaux et chasseurs, 19.

Le 7 janvier 1919, le maréchal Pétain, commandant en chef les armées françaises, a remis au fanion du bataillon, au cours d'une revue passée à Metz, sur l'esplanade, la fourragère aux couleurs de la Légion d'honneur.

En remettant cette haute distinction au cœur de Metz délivrée, le maréchal de France a exprimé sa satisfaction pour la bravoure, le dévouement et l'esprit de sacrifice dont les « Joyeux » ont toujours fait preuve au cours de la campagne.

Le 8 janvier, le bataillon se porte par étapes vers le bassin de la Sarre. Le 10 janvier, il arrive à Hargarten et Falk, où il cantonne le 11. Le 12, le bataillon va cantonner à Creutzwald et aux mines de la Houve, où il occupe les postes-frontières. Relevé par le 2^e bataillon le 19 janvier, il se rend dans ses anciens cantonnements d'Hargarten et Falk, où il reste jusqu'au 6

février, date à laquelle le bataillon embarque à Boulay à destination de Marseille et Oran.

Le général commandant les troupes de l'Afrique du Nord désigne Aïn-Sefra comme garnison du 3^e bataillon.

Le bataillon arrive le 20 février dans sa nouvelle garnison.

Le 1^{er} août, le 1^{er} bataillon de marche est dissous et fusionné avec le 3^e B. A.

Le 1^{er} septembre, le 3^e bataillon est dissous à son tour. Ses éléments vont passer au 3^e bataillon d'Afrique et au 4^e bataillon d'Afrique.

Ainsi finit ce beau corps qui, au cours des attaques auxquelles il a pris part, a toujours su faire preuve de la plus grande énergie et du plus bel esprit offensif.

4

L
188
om
P
E
de
we
C
H
H
S
r
at
in
P
s
the
un
on
de
in
s

HISTORIQUE

DU

4^e Bataillon d'Infanterie légère d'Afrique

LE KEF (Tunisie)

AVANT-PROPOS

Le 4^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique, créé le 15 mars 1889, en exécution de la loi du 27 février 1889 et du décret du 1^{er} mars suivant, fut formé au moyen du prélèvement de six compagnies sur le 1^{er} bataillon d'Afrique et vint tenir garnison à Raz-el-Oued (Tunisie).

En octobre 1900, il fut chargé de fournir un bataillon de marche comprenant l'état-major et quatre compagnies, à destination de l'Indo-Chine.

Ce bataillon s'embarqua le 7 novembre sur le *Cachar*, à destination du Tonkin, où il séjourna dans les postes du Yen-Bay, Ha-Giang, Bao-Lac, Vintz-Thuy et Haïphong jusqu'au 14 septembre 1901, pour arrêter les incursions des pirates dans notre colonie du Tonkin.

S'il n'eut pas l'honneur d'aller en Chine et de concourir à la répression du brigandage et au maintien de la civilisation, il eut celui de garder les frontières de notre belle colonie du Tonkin dans des postes reculés et malsains et d'arrêter, par sa présence, toute incursion des Chinois.

Sa tâche fut obscure et passa inaperçue, mais fut d'autant plus méritoire qu'en même temps qu'il fit son devoir il eut à lutter contre le climat malsain des postes où il séjourna, ainsi que le témoignent les vides faits dans ses rangs par les maladies.

Du 14 septembre 1901 au mois d'août 1914 il tint successivement garnison à Gabès, camp Servièrre et Le Kef, prenant

part, chaque année, à des colonnes mobiles et de reconnaissances dans l'intérieur de la Tunisie.

Au cours de cette période, le 4^e bataillon d'Afrique fut successivement commandé par les chefs de bataillon Mugnier, Lefebvre, Diou, Fuzan, Grillot, Vallet, Krac et Dutertre.

Période du 2 août 1914 au 15 octobre 1915.

Après avoir contribué, dès la mobilisation, à la mission de surveillance des voies ferrées et des ouvrages militaires de la Tunisie, le 4^e bataillon d'Afrique fut chargé de l'organisation du 3^e bataillon de marche d'infanterie légère d'Afrique à destination du front de la métropole.

L'état-major, le petit état-major, la section de mitrailleuses et deux compagnies furent prélevés sur l'ensemble du corps; les deux autres compagnies furent prélevées sur le 5^e bataillon d'Afrique.

Après ce prélèvement, le corps conserva sa constitution précédente; les officiers et gradés désignés pour la formation du bataillon de marche furent remplacés par des officiers, sous-officiers et caporaux de complément.

Le chef de bataillon de réserve Félici fut désigné pour prendre le commandement, en remplacement du chef de bataillon Dutertre.

Un petit dépôt fut organisé en France pour assurer le ravitaillement du 3^e bataillon de marche. Cet élément, après avoir tenu successivement garnison à Nîmes, puis à Aix-en-Provence, fut supprimé en mai 1915, et le 4^e bataillon d'Afrique, au Kef (Tunisie), devint d'une façon définitive le dépôt du 3^e bataillon de marche.

Au cours de la longue guerre 1914-1918, c'est lui qui instruira les jeunes classes qui seront appelées et qui enverra tous les renforts nécessaires pour combler les pertes subies par le 3^e bataillon de marche.

C'est également le 4^e bataillon d'Afrique que les blessés rejoindront après leur convalescence, où ils se réentraîneront pour participer encore à la grande lutte.

La vie du 4^e bataillon d'Afrique, plus que jamais, sera liée à celle du 3^e bataillon de marche par cette relation incessante des militaires des deux bataillons au cours de la guerre.

L'historique de ce bataillon est donc intimement lié à celui du 3^e bataillon de marche.

SUD TUNISIEN.

Période du 15 octobre 1915 au 16 août 1918.

Dès que l'Italie se joignit aux nations de l'Entente pour lutter contre les Empires centraux, le 25 mai 1915, la Turquie envoya des émissaires en Tripolitaine pour soulever les tribus contre l'occupation italienne du pays.

Les rebelles tripolitains, après avoir chassé les Italiens des postes qu'ils occupaient à l'intérieur, ne tardèrent pas à entraîner à la révolte les tribus de la frontière tunisienne. Nos petits-postes de l'extrême Sud sont attaqués, nos convois deviennent bientôt l'appât de bandes de rebelles, et, pour assurer leur sécurité, la nécessité de l'envoi de troupes dans le Sud tunisien s'impose.

Le 15 octobre 1915, le 4^e bataillon d'Afrique, à l'effectif de quatre compagnies, est envoyé dans l'extrême Sud tunisien pour contribuer à la répression des tribus rebelles et assurer l'intégrité de la Tunisie placée sous notre protectorat.

Sa composition est la suivante :

Etat-major, petit état-major, 48 hommes.

Chef de bataillon Félici, commandant.

Capitaine Marius, adjudant-major.

Lieutenant Guilbault, adjoint au chef de corps.

Lieutenant Colonna, officier de détails.

1^{re} compagnie (250 hommes) : capitaine Villiers, lieutenant Delon, sous-lieutenant Rouilly.

2^e compagnie (250 hommes) : capitaine Moreau, lieutenant Lainé, sous-lieutenant Cherrier.

4^e compagnie (250 hommes) : capitaine Lavallée, lieutenants Sancenot et Clarisse.

5^e compagnie (250 hommes) : capitaine Toucas, sous-lieutenants Senger et Raynaud.

Dès son débarquement à Zarzis, il est mis en route sur le secteur de Tatahouine, où il est désigné pour assurer l'escorte du convoi sur Dehibat aller et retour.

A partir du 5 novembre 1915, il est affecté au groupement de défense du secteur de Tatahouine, et il s'installe sur le plateau à l'est du Ksar-Dagra, où il exécute des travaux de défense.

Le 25 janvier 1916, il relève dans le secteur de Dehibat le 5^e bataillon d'Afrique qui le remplace à Tatahouine.

Il occupera successivement ces deux postes en détachant des unités aux gîtes d'étapes de Tamlest, Remtsa, Oum-Suigts, El-Ouadi, Remada.

Pendant ses différents séjours dans les secteurs de Tatahouine et de Dehibat il prendra part à de nombreuses colonnes mobiles de reconnaissance et de police aux environs de ces postes.

La région autour de Tatahouine et de Dehibat est constituée par de grandes plaines de sable, bordées par de hauts plateaux dénudés dont les bords affectent la forme de falaises abruptes, seulement franchissables en certains points, par des piétons ou cavaliers isolés.

Les pistes suivent en général les ouadi, dont les vallées sont dominées par les falaises des plateaux qui les environnent, pays très favorable aux embuscades pour des troupes irrégulières, comme les rebelles, qui ne possèdent pas de convoi.

Les étapes sont limitées par les points d'eau (bir) qui sont souvent à une grande distance les uns des autres.

Les ressources sont nulles, le pays étant peu peuplé et la plupart des quelques habitants étant en rébellion; aussi les convois prendront une grande importance, puisqu'il faudra pourvoir les colonnes et les postes de tout ce qui est nécessaire à leur subsistance, y compris la nourriture des animaux.

Les rebelles (fellaghas), qui sont en grande partie des gens du pays, armés de fusils modernes, largement pourvus de munitions, sont pour nos colonnes des adversaires sérieux.

N'acceptant jamais le combat, ils harcèlent de leurs feux, à de grandes distances, les convois au passage des défilés ou des ouadi, et disparaissent dès que les groupes d'attaque sont formés pour les débusquer de leur position.

La tâche du bataillon, dans un pays aussi déshérité, contre un ennemi aussi mobile et bien armé, sera rude et difficile.

Les chasseurs feront néanmoins preuve de réelles qualités d'endurance et de ténacité permettant au corps d'accomplir les missions de surveillance et de police qui lui seront confiées et d'obtenir, par la suite, un ascendant réel sur l'ennemi.

Les attaques des postes se feront de plus en plus rares et les colonnes circuleront dans le pays, souvent sans être inquiétées, même dans les passages les plus dangereux.

Le 25 avril 1916, une action est menée par la 1^{re} compagnie

(capitaine Villiers) contre un groupe de 200 rebelles postés sur le Krechem-beni-Guedal, qui disparaissent dès que cette compagnie, ayant pris ses dispositions de combat, se porte à l'attaque de leur position.

Du 20 au 24 juin 1916, le poste de Dehibat subit un bombardement d'artillerie de campagne, de pièces prises aux Italiens. Mal servies par des artilleurs de fortune et inexpérimentés, ce bombardement ne produit aucun effet, malgré que quelques obus soient tombés à l'intérieur du poste.

Le 27 juin, une colonne mobile est organisée hâtivement pour se porter au secours du poste de Remada, qui est menacé par les rebelles.

En arrivant à Oum-Suigts, après une étape très pénible, par une chaleur torride, le commandant de la colonne, le chef de bataillon Félici, obtient l'autorisation de se porter, par suite du manque d'eau, au puits d'El-Moghri, situé à 12 kilomètres.

La colonne se met en route le 30 juin. Après avoir traversé l'oued Agareb, elle quitte la piste pour s'engager sur le plateau qui descend en pente douce vers Bir-el-Moghri, lorsque, vers 7 heures, les flanqueurs signalent la présence de cavaliers à l'ouest, à une distance d'environ 2 kilomètres, qui marchent dans la direction du puits.

Les dispositions de combat sont prises aussitôt; l'objectif principal est le puits, qu'il faut atteindre avant les rebelles ou leur enlever.

Pendant la marche, les unités et surtout le convoi qui forme un gros objectif sont pris sous la fusillade de groupes ennemis en position sur le plateau au nord de l'oued Oum-Zouggar. Des hommes et des animaux sont tués ou blessés.

L'action décisive du peloton de cavalerie qui se porte au galop vers le puits, appuyé par la compagnie d'avant-garde (2^e compagnie, capitaine Moreau), et l'envoi de quelques obus par l'artillerie sur les dunes à l'ouest occupées par les rebelles, vont permettre aux sections d'infanterie de continuer leur progression en avant.

Les rebelles abandonnent le plateau, et, après avoir traversé l'oued Oum-Zouggar, se décident à renoncer à la lutte et se dérobent vers l'est.

La colonne s'installe en bivouac d'alerte au puits d'El-Moghri, où elle séjourne pendant la journée du 1^{er} juillet et rentre le 2 à Dehibat.

Cette action sera la principale de toute la campagne pour le bataillon. Après les longues et épuisantes étapes des jours précédents, où des hommes furent frappés d'insolation, l'ardeur combative des chasseurs ne s'était pas amoindrie et tous, chefs et soldats, firent preuve d'un allant et d'un entrain magnifiques au combat.

La colonne fut l'objet de l'ordre de félicitations de la division n° 107 ci-après :

Avant de rentrer à Tunis, le général commandant la division d'occupation de Tunisie tient à féliciter le général commandant le détachement du Sud-Tunisien et ses belles troupes des efforts considérables qu'ils ont accomplis depuis quinze jours et des résultats qu'ils ont obtenus grâce à leur vaillance, leur mépris des fatigues et des privations sous une température torride.

Le groupement Félici a rempli vaillamment la mission qui lui était confiée, a assuré la sécurité de Remada contre toute nouvelle attaque, a chassé brillamment dans un combat des plus heureux les rebelles du puits Moghri et est rentré victorieux à Dehibat.

Le général commandant la D. O. T. est heureux de féliciter de ses résultats le commandant Félici et son groupement.

Le général adresse son salut respectueux aux vaillants blessés et aux braves tombés au champ d'honneur.

Les troupes de la D. O. T. triomphent toujours de leurs adversaires, car elles sont braves et ont la volonté de vaincre.

Signé : ALIX.

Les pertes furent les suivantes :

Tués. — 2 chasseurs : Turpin (Paulin), Quevarrec (Guillaume).

Blessés. — 3 sergents : Pierre (Edouard), mort de ses blessures; Serralta (José), Taillandier (Basile); — 2 caporaux : Foehn (Pierre); Coraini (Ignace); — 12 chasseurs : Smith (Adolphe), Maire (Paul), Lebègue (Arthur), Clerbout (Jules), Tiroert (Fernand), Lelièvre (Léon), Pons (André), Tournache (Frédéric), Toutain (Georges), Maignan (Albert), Dauval (Léon), Sillard (Louis).

Les récompenses accordées pour cette belle action sont :

I. — Par décret ministériel du 22 août 1916, est promu officier de la Légion d'honneur, avec attribution de la croix de guerre avec palme, le chef de bataillon Félici, commandant le 4^e bataillon d'Afrique, « pour avoir réussi, grâce à la fermeté de son commandement et à ses habiles dispositions, à mettre en déroute un très fort parti ennemi et à dégager par son énergique intervention des postes menacés ».

II. — Sont cités à l'ordre n° 12 du détachement Sud-tunisien, les militaires du 4^e bataillon d'Afrique ci-après : Marius, capitaine adjudant-major; Mazas et Rouilly, sous-lieutenants; Pierre et Serralta, sergents; Quevarrec et Turpin, chasseurs de 2^e classe, « pour leur bravoure et leur sang-froid, leur belle conduite et leur superbe attitude ».

III. — Le général commandant le détachement Sud-tunisien adresse ses félicitations aux militaires ci-après : Colonna (Jean), Guilbault (Charles), capitaines; Senger (Eugène), Raynaud (Jules), sous-lieutenants; Sébastiani (Dominique) adjudant-chef; Salinési, Mondemet, sergents; Gastaud, sergent-fourrier; Léoutre, Coraini, Porini, caporaux; Dorat, Bisson, Muller, James, chasseurs de 1^{re} classe; Maire, Cherbout, Pons, Lelièvre, Maignan, Vigier, Humbert, Moriéras, Martin, Brachet, chasseurs de 2^e classe, « pour leur belle conduite et leur belle attitude devant l'ennemi ».

Jusqu'au 16 août 1918, date de sa fusion avec le 5^e bataillon d'Afrique, le bataillon, successivement commandé par le chef de bataillon Ardit, puis par le chef de bataillon Floucaut de Fourcroy, continuera d'occuper alternativement les secteurs de Tatahouine et de Dehibat et de prendre part aux colonnes mobiles et de police dans les environs de ces postes.

Pendant trois ans, le 4^e bataillon d'Afrique, malgré les rigueurs de sa tâche, fit honorablement son devoir dans les postes déshérités du Sud tunisien qui furent confiés à sa garde.

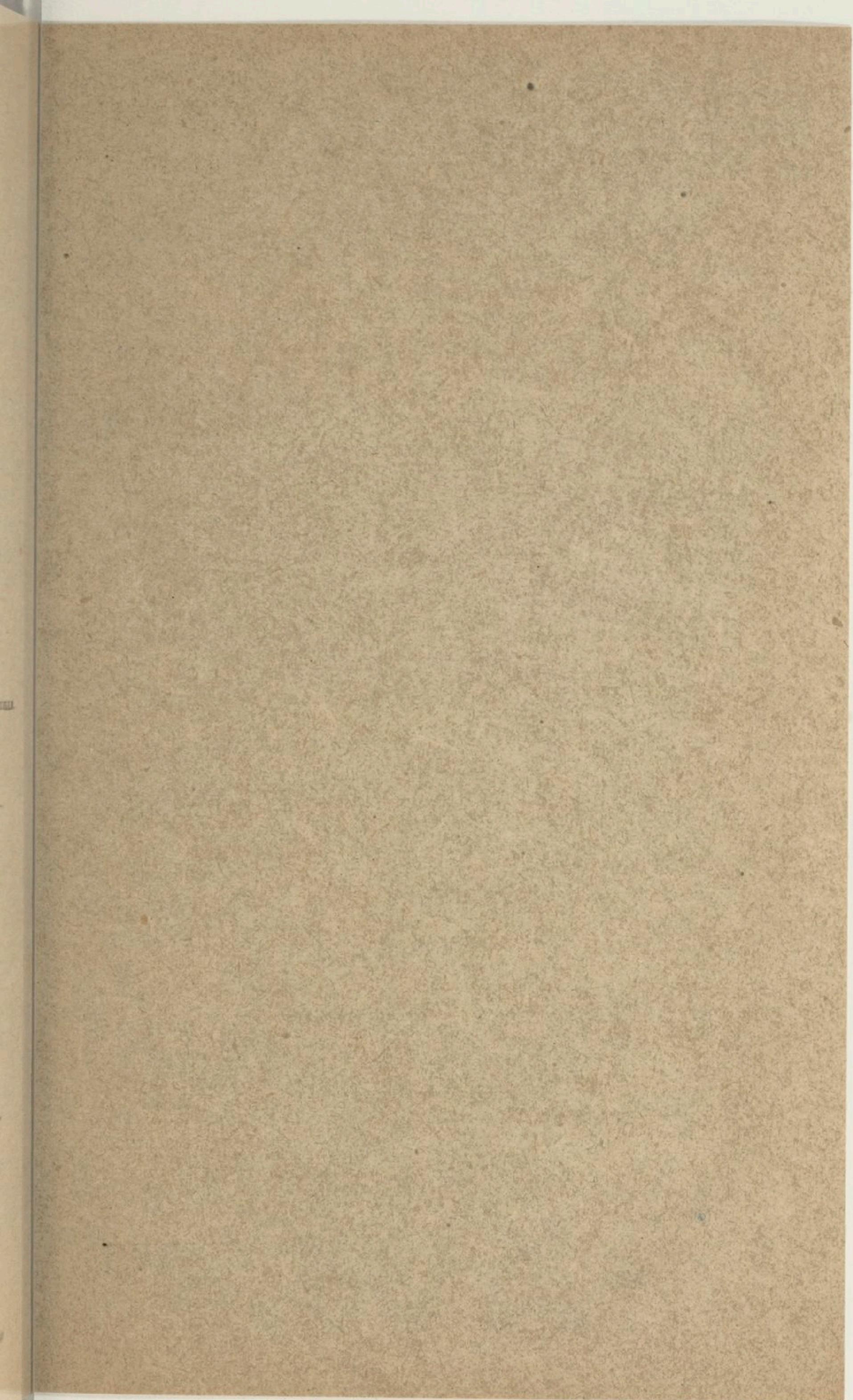
Par suite de la longue durée de leur séjour dans ces postes, grâce à l'initiative du commandement et à l'ingéniosité des chasseurs, des cagnas furent construites avec le confort que l'on peut désirer dans ces régions désertiques.

Elles remplacèrent avantageusement les tentes qui étaient devenues insuffisantes pour s'abriter des intempéries.

Des foyers du soldat et des coopératives furent créés dans les différents postes pour améliorer la situation matérielle des hommes.

Enfin, pour rompre la monotonie de cette garde du désert, la plupart eurent la satisfaction de partir, à leur tour, rejoindre leurs camarades du 3^e bataillon de marche. Ce départ est toujours accueilli avec la plus grande joie et les volontaires sont nombreux, car tous ont l'espoir d'obtenir la croix de guerre, insigne des braves, qui leur permettra de se réhabiliter.

PARIS, 124, BOULEV. S^t-GERMAIN, ET LIMOGES. — IMPR. MILITAIRE CHARLES-LAYAUZELLE.



Librairie Militaire CHARLES-LAVAUZELLE

PARIS, 124, Boulevard Saint-Germain, et LIMOGES

-
- ERNEST GAY, Président du Conseil général de la Seine. — **Paris Héroïque. La grande guerre.** Avec le *Discours-Préface* prononcé par M. POINCARÉ Président de la République, le 19 octobre 1919, à la remise de la croix de guerre à la ville de Paris. Volume in-8° de 340 pages..... 7 50
- ERICH VON FALKENHAYN, général de l'infanterie. — **Le Commandement suprême de l'Armée allemande (1914-1916) et ses décisions essentielles.** Traduction et avertissement par le général A. NIESSEL, commandant le 19^e corps d'armée. Volume grand in-8° de 236 pages, avec 12 cartes..... 24 »
- Général GOMER CASTAING. — **Sur le front : Méditations et Pensées de guerre** (août 1914-mars 1918). Préface du général DE MAUD'HUY. Volume in-18 de 220 pages..... 5 »
- LUCIEN CORNET, sénateur. — **1914-1915 : Histoire de la guerre :**
TOME I^{er} (des origines au 10 nov. 1914). In-8° de 380 pages..... 7 50
TOME II (du 10 nov. 1914 au 31 mars 1915). In-8° de 360 pages. 7 50
TOME III (du 31 mars 1915 à la fin de 1915). In-8° de 344 pages. 9 »
TOME IV (*en préparation*).
- Lieutenant-Colonel CARRÈRE. — **Cavalerie. Faits vécus. Enseignements à en tirer (1914-1918).** Volume in-12 de 90 pages..... 4 »
- Lieutenant-Colonel E. CHOLET. — **A propos de Doctrine. Les leçons du passé confirmées par celles de la grande guerre.** Volume grand in-8° de 165 pages..... 6 »
- La Grande Revanche (1870-1871) (1914-1919).** Conférences morales et patriotiques sur la Grande Guerre qui nous a donné la Victoire. Ouvrage de vulgarisation pour les soldats et la jeunesse de France. Volume in-8° avec portraits de M. Clemenceau et des trois maréchaux, gravures et cartes (16^e édition)..... 3 50
- PIERRE DAUZET. — **Guerre de 1914. De Liège à la Marne,** avec croquis et carte en couleurs des positions successives des armées. Préface de M. Gabriel HANOTAUX, de l'Académie française. (15^e édition entièrement refondue.) Volume in-8° de 124 pages..... 3 75
- PIERRE DAUZET. — **Guerre de 1914. La bataille des Flandres (16 octobre-15 novembre 1914),** avec une carte en couleurs et deux croquis. Volume in-8° de 132 pages..... 3 75
- Capitaine KUNTZ. — **1914-1915. Les Opérations franco-britanniques dans les Flandres.** Volume in-18 de 136 pages, avec 9 croquis et 2 cartes hors texte 3 75
- Comte DE CAIX DE SAINT-AYMOUR. — **Guerre de 1914. La marche sur Paris de l'aile droite allemande. Ses derniers combats (26 août-4 septembre 1914),** avec trois cartes. (5^e édition, revue et considérablement augmentée.) Volume in-18 de 184 pages..... 3 »
- Campagne 1914-1915. Carnet de route d'un sous-officier du génie (Notes de guerre).** Volume in-18 de 76 pages 2 25
- Récit de l'évasion du capitaine Groth.** Odyssée bien curieuse et féconde en péripéties. Volume in-8°..... 3 50
- Petit Atlas du Musée de l'armée pour suivre les transformations territoriales que le Traité de Paix a apportées à la constitution de l'Europe.** Atlas contenant 20 cartes in-4° (27×21)..... 2 »

